

Notes de l'introduction de Julián Carrón
lors des Exercices spirituels de la Fraternité Saint Joseph en visio-conférence
Vendredi soir, 7 août 2020

À l'entrée : *Franz Schubert, Trio pour piano n°2 op. 100 - Spirto gentil CD 14**

Commençons notre geste en demandant à l'Esprit qu'il ouvre toute notre humanité, tout notre cœur, toute notre raison et notre affection, afin de pouvoir percevoir, par cette ouverture, la manière dont Il se rend présent parmi nous, au fond de notre être, pour qu'il puisse vraiment nous arracher au néant qui, bien souvent, pénètre nos vies jusqu'à la moelle

Discendi, Santo Spirito

- *Far finta di essere sani* (Faire semblant d'être sain, *ndt*)
- *Luntane, cchiù luntane* (Loin, plus loin, *ndt*)

« Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? »¹

Il est difficile de trouver une phrase qui résume mieux le regard du Christ sur l'homme, sur notre grandeur d'hommes. Cette question nous invite à nous rendre compte que si nous gagnons le monde entier, mais en nous perdant nous-mêmes, nous n'avons pas fait une belle affaire de notre vie.

Par cette phrase, Il nous a mis dès le départ entre les mains – en nous ayant fait vibrer et en nous faisant vibrer encore aujourd'hui – le critère de jugement pour évaluer tout ce qui entre dans l'horizon de notre vie. De cette manière, Jésus nous dit comment Dieu nous a lancés dans la mêlée de la réalité, dans la confrontation universelle avec le tout, en mettant en nous ce détecteur, notre humanité, si énorme qu'y penser donne des frissons. On peut ne pas entendre la question posée par Jésus, mais, comme le chante Gaber, on ne peut éviter de confronter constamment ce qu'on est, ce que chacun de nous est, avec toutes les images d'accomplissement, de réponse que l'on se fait. Un homme peut acheter une moto, « cadre et guidon chromé, avec plein de pistons, de boutons et d'accessoires les plus étranges » ; une femme normale peut acheter « des colliers et des crèmes pour les mains », et tout le monde peut « faire semblant d'être sain » ; on peut renvoyer à plus tard la fin de la vie en se divertissant avec « un groupe d'études, les masses, [...] les textes »² les plus divers, en faisant semblant d'être sain ; on peut même programmer des voyages dans des lieux lointains, mais on ne peut éviter cette confrontation, qui est inévitable. En effet, en voyant comme *Luntane, cchiù luntane* nous fait vibrer, nous ne pouvons pas faire comme si nous n'avions pas en nous cette grandeur dont parle Jésus. Aussi n'y a-t-il personne dans l'histoire qui ait affirmé plus puissamment l'humanité de chacun de nous que Jésus.

Qu'est-ce que l'homme ? Qui suis-je, moi qui peux gagner le monde entier et me perdre moi-même ? Pour s'en rendre compte, chacun peut lister ce à travers quoi il a tenté de se gagner lui-même (comme la liste du chanteur Gaber). Bien souvent, nous vivons d'une image, nous succombons à une image dictée par la mentalité commune, mais cette image ne coïncide pas avec la réalité que nous sommes. Ce n'est pas quand les choses ne vont pas bien que nous le découvrons,

* « L'écoute de cet extraordinaire *Trio* de Schubert m'a dévoilé une fois de plus que la signification, le sens d'une chose est rendu possible par un regard complet, celui qui comprend le mieux la totalité de l'objet que l'on a devant soi. [...] Il exprime le désir d'aller au fond des choses et, en même temps, la conscience de la pauvreté des moyens à disposition, d'où la tristesse poignante. » (L. Giussani, « La bellezza che non si può abbandonare » [La beauté qu'on ne peut quitter, *ndt*], in *Spirto gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani* [Spirto gentil. Une invitation à l'écoute de la grande musique, guidée par Luigi Giussani, *ndt*], sous la direction de S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 203-204).

¹ Mt 16, 26.

² « Far finta di essere sani » [Faire semblant d'être sain, *ndt*], paroles et musique de G. Gaber.

mais plutôt (comme je le dis toujours), quand les choses vont comme nous le voulons, quand nous parvenons à réaliser le voyage ou les projets que nous avons à l'esprit.

Récemment, un ami du Kazakhstan, avec lequel j'ai fait une visioconférence, racontait à toute la communauté qu'il avait réussi ce qu'il voulait faire, mais qu'il avait fait l'expérience (évidente à ses yeux) que quelque chose n'allait pas. Et comme lui, chacun de nous fait cette découverte en vivant. Il n'est pas nécessaire d'aller loin, de chercher des lieux particuliers. C'est en vivant la vie quotidienne, c'est dans le moi en action que nous surprenons combien ce nom (Jésus) est en mesure d'accomplir notre humanité. Nous l'avons vu encore récemment, depuis que nous nous sommes vus pour la retraite de l'Avent.³ Nous sommes provoqués comme jamais par un défi sans précédents tel que le Coronavirus et le confinement qui s'en est suivi, avec toutes les conséquences encore en cours, car nous voyons tous que ce n'est pas encore fini. C'est une circonstance que nous n'avons pas choisie et que nous partageons tous, puisque personne ne peut fuir cette circonstance. Nous avons affronté cet imprévu en faisant nôtre dès le départ le regard de Giussani. Le réel apparaît sous nos yeux. Si nous observons « la structure de la réaction » de chacun de nous face à la réalité, nous apercevons les facteurs qui la constituent. C'est pourquoi nous sommes invités avant tout à nous observer en action. Si l'on considère la dynamique humaine que chacun de nous a vécue et vit dans l'impact avec la réalité, on remarque que c'est cet impact qui met en mouvement le mécanisme révélateur des facteurs qui nous constituent. Mais bien souvent, nous ne suivons pas Giussani, parce que nous pensons savoir déjà, ou bien nous ne percevons pas toute la portée qu'il a, et nous perdons ainsi la grande occasion de voir émerger dans la vie quotidienne, sous nos yeux, ce que nous sommes, les facteurs de notre vie, de notre être, ce qu'est cet homme que nous sommes et qui peut gagner le monde entier et se perdre lui-même.

Alors, au moins pendant ces jours-ci, laissons-nous prendre par la main par Giussani pour observer ce qui se passe en nous et ce qui s'est passé pendant cette période, attentifs à l'impact qu'a sur nous cette réalité qui a fait irruption si puissamment dans la vie. Qu'avons-nous découvert ? C'est essentiel car, comme le dit don Giussani, « un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui, ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison ». ⁴ Autrement dit, il ne pourra pas voir vibrer les facteurs qui le constituent.

Le premier élément à relever est que la manière dont la réalité nous provoque ne peut se réduire à nos pensées : elle est têtue, c'est une donnée que l'on ne peut effacer, que l'on ne peut dompter, que l'on ne peut réduire à sa mesure. Il suffit de penser que chacun a eu mille pensées, au cours de ces derniers mois, sur ce virus et toutes ses conséquences, ou sur la manière d'affronter la situation : la réalité s'est montrée têtue et a forcé chacun de nous à confronter ses pensées avec celle-ci, avec une réalité qui ne cessait de nous surprendre par son irréductibilité.

Nous avons vu que Giussani ne fait rien d'autre que décrire comment un observateur véritablement attentif à ce qui arrive est amené à reconnaître la puissance éducative de la réalité. Si chacun est disposé à la suivre, c'est-à-dire à ne pas faire comme si de rien n'était, à se laisser surprendre, déplacer et corriger, au point, comme l'a toujours dit Giussani en citant Jean Guitton, de « soumettre sa raison à l'expérience », ⁵ ses pensées à l'expérience que l'on fait. Combien de fois avons-nous perçu, au cours de ces mois, la vérité de cette phrase de Shakespeare que nous répétons fréquemment : « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie » ⁶

Paradoxalement, cela a fait ressortir dans notre conscience notre humanité, notre vulnérabilité, nos limites et, en même temps, notre inquiétude et nos interrogations. Nous avons perçu toute la vibration de notre raison, qui ne se contente pas d'une explication quelconque et qui enquête et

³ Cf. Notes de l'introduction et de l'homélie de Julián Carrón à la retraite de l'Avent de la Fraternité Saint-Joseph (Pacengo-VR, 29 novembre 2019), 05/12/2019, clonline.org.

⁴ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 149.

⁵ Cf. J. Guitton, *Nouvel art de penser*, dans *Œuvres Complètes. Sagesse*, Desclée de Brouwer, Paris 1971, p. 97.

⁶ W. Shakespeare, *Hamlet*, acte I, scène V.

enquête sans relâche tant qu'elle ne trouve pas de réponse satisfaisante. Plus on se laisse toucher et plus apparaît sous nos yeux, jusqu'à nous laisser sans voix, le « Mystère éternel de notre être » dont Leopardi avait une conscience profonde et aigüe. Plus on expérimente l'impact avec la réalité, plus se dégage notre véritable nature, avec sa fragilité et en même temps toute sa grandeur. « Comment, nature d'homme, / Si vile en tout, fragile, / Si tu es ombre et poudre, respires-tu si haut ? »⁷

Je pose la question : quelle conscience avons-nous acquise ? Cette conscience était si familière à Giussani qu'il répétait constamment qu'il n'avait pas trouvé, en dehors de Leopardi, de compagnon en qui il voyait vibrer l'humanité qui était la sienne.

Je le répète : qu'avons-nous appris de la réalité ? Qu'avons-nous appris de notre humanité ? Pourquoi ne vivons-nous pas ce rapport dramatique avec la réalité ? Il n'y a pas d'expérience humaine en dehors de cette rencontre avec les circonstances qui provoquent, qui réveillent, qui aiguillonnent. La vie n'est jamais statique. Souvent, on voudrait fuir, mais on ne peut pas ne pas se trouver sans cesse sur la scène du monde, de la réalité. Jamais hors de scène, toujours sur les planches ! Comme je l'ai déjà dit, l'homme découvre les facteurs qui le constituent en s'observant en action, dans la dynamique de son humanité, de son rapport avec la réalité. La réalité, quelle qu'elle soit, indépendamment de la façon dont elle apparaît, du visage qu'elle revêt, de l'impression qu'elle provoque, est toujours un bien parce qu'elle fait émerger les facteurs constitutifs du moi, mais uniquement si l'on est un minimum disposé à suivre le contre-coup qu'elle suscite.

Combien de fois ai-je appris dans ma chair que la réalité était un bien pour moi ! Ce n'est pas quelque chose que j'ai rêvé certaines nuits : indépendamment du visage avec lequel elle se présentait à moi, elle était toujours devant moi, me provoquant et me forçant à l'affronter. Comme pour chacun, ma vie a été ainsi une aventure toujours plus fascinante, parce que tout devenait compagnon de route. La réalité était une amie, toute réalité était une amie. Tous ceux qui intervenaient sur la scène de la réalité étaient des amis parce que, au-delà du fait qu'ils aient raison ou tort, du visage beau ou laid qu'ils avaient, ils faisaient sans relâche émerger mon moi, les facteurs constitutifs de mon moi. C'est pourquoi un défi tel que celui que nous avons vécu et que nous vivons nous a réveillés, paradoxalement, de la torpeur dans laquelle nous vivons bien souvent. Comme le disait une journaliste, nous avons trop vécu sous anesthésie, en tant que partie d'un système trop souvent faussé dans ses fondements. Mais il y a des moments où la réalité nous heurte si fortement qu'il est bien difficile d'atténuer le choc, d'éluder ou d'ignorer la provocation. Avec le concours de notre liberté, ce qui s'est passé a réveillé notre attention, mettant en mouvement toute la raison et faisant vibrer les demandes de sens qui en expriment la nature, ce besoin urgent de sens qui nous constitue ; un besoin urgent que l'impact avec la réalité pure et dure a fait ressortir avec force. Pendant ces quelques jours, il est donc crucial de nous observer, chacun de nous, pour voir quelle a été la structure de notre réaction face aux circonstances données. Souvent, nous tentons de fuir, d'échapper à la réalité par la distraction, le rêve, les images que nous élaborons. Ou bien nous nous défendons d'elle et nous finissons dans une bulle, en nous pensant plus à l'abri des coups. Ou bien nous ne suivons pas la provocation, nous ne laissons pas la raison émerger avec toute l'urgence de sens qui la constitue. Alors, dit Giussani dans une phrase très forte, c'est comme si on « assassinait l'humain »⁸ Ce qui se produit exige une explication exhaustive, mais nous préférons nous arrêter au contrecoup sentimental en disant : « C'est beau, c'est laid, c'est agréable, c'est désagréable », au lieu d'accepter la provocation de la réalité. Nous assistons ainsi toujours plus à la victoire du nihilisme, qui nous amène à penser que la réalité n'est rien. Sans accepter la provocation de la réalité, on devient toujours plus fragile, toujours plus faible, toujours moins conscient de tous les facteurs qui nous constituent. C'est comme si tout contribuait à nous aplatir, au lieu de nous exalter.

⁷ G. Leopardi, « Sur l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau », dans G. Leopardi, *Chants/Canti*, Flammarion, Paris 2005, p. 221.

⁸ L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 170.

Une personne me disait qu'elle répétait à un malade la phrase que nous avons citée : « S'arrêter et penser ». Et le malade, de son lit, a corrigé la phrase en la complétant : « S'arrêter, penser et regarder ! ». Il ajoutait : « Plus je m'arrête pour penser, plus se réalise cette dynamique, et plus je regarde tout différemment, y compris moi-même, ma femme, la réalité, mes petits-enfants, mes enfants ». C'est impressionnant à voir, lorsque nous suivons la manière dont le Mystère qui a fait toute chose et continue à le faire nous appelle !

Parfois, il arrive ce que dit Chesterton : « Quand on est naufragé pour de vrai, on trouve toujours ce dont on a besoin ».⁹ En effet, nous sommes tellement dans notre bulle que nous n'avons pas vraiment conscience des choses.

Plus émerge la soif de sens, le besoin urgent d'une réponse, plus on peut comprendre vraiment ce qu'on lit dans la liturgie. En ce sens, j'ai été touché récemment par un texte du prophète Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau ! Même si vous n'avez pas d'argent, venez [malgré tout] acheter et consommer, venez acheter du vin et du lait sans argent. »¹⁰ Voilà la soif qui nous constitue. Quand nous vivons, l'impact avec la réalité fait pression en nous, de toute sa force, pour nous pousser à chercher la réponse qui peut vraiment désaltérer. Ce n'est pas une question d'argent, il s'agit simplement de suivre cette soif que nous trouvons en nous, car (l'Écriture nous le dit de toutes les manières, mais toujours avec une insistance existentielle très forte) cette soif est le critère de jugement pour reconnaître ce qui désaltère vraiment. Alors, le prophète nous met au défi : vous qui avez soif, pourquoi dépenser de l'argent dans ce qui n'est pas pain, pourquoi dépenser votre salaire pour ce qui ne rassasie pas ? À quoi sert à l'homme de gagner le monde entier s'il se perd lui-même ? Pourquoi dépensons-nous notre argent, la vie, ce que nous avons gagné pour ce qui ne rassasie pas ? C'est ce que veut dire le prophète Isaïe : nous avons en nous le critère de jugement pour reconnaître ce qui rassasie cette faim et cette soif si constitutives de notre moi. Nous ne sommes pas privés de cette capacité, jamais. Que nous le voulions ou non, nous sommes toujours poussés à reconnaître ce qui rassasie. Comme le disait Lewis : « J'aime les expériences, parce que ce sont des choses tellement vraies ! » On ne peut pas tricher : « Vous pouvez vous tromper de virage un nombre incalculable de fois ; mais gardez les yeux ouverts et vous n'irez pas très loin avant qu'apparaissent les panneaux avertisseurs. » Vous pouvez vérifier vous-mêmes si vous allez dans la bonne direction, ou si vous avez fait fausse route : « Vous avez pu vous tromper, mais l'expérience n'essaie pas de le faire. » Il termine par cette phrase magnifique, qui incite à la recherche : « L'univers a l'accent de la vérité lorsque vous le mettez convenablement à l'épreuve ».¹¹

Quel est le critère ? Notre humanité, comme nous l'avons dit à la retraite de l'Avent. Celle-ci n'est pas simplement quelque chose qui nous fait souffrir, un fardeau qu'il faut porter malgré tout, un abîme qu'on ne peut combler et qui entrave notre relation avec la réalité. Au contraire, notre humanité est le critère qui permet de nous intéresser à chacun, de voir tout vibrer, comme c'est arrivé à ce malade qui a pu mieux se rendre compte du sens de sa femme et de ses enfants.

Cela m'a toujours exalté de me rendre compte qu'il y a en moi cette capacité à vibrer, à juger. Je répète souvent que ce qui m'a sauvé la vie, c'est une loyauté vis-à-vis de mon humanité qui vibrerait, avec laquelle je n'ai pas voulu faire de compromis, mais que j'ai voulu suivre, en la reconnaissant quelle que soit la situation dans laquelle je me trouvais. C'est ainsi que j'ai découvert que cet ensemble d'exigences et d'évidences que j'avais en moi était le critère pour juger tout ce qui arrivait. C'est exaltant, comme le dit Dostoïevski : « On peut avoir des idées erronées, mais le cœur ne saurait se tromper, et l'erreur ne peut vous rendre malhonnête, c'est-à-dire vous faire agir contre votre conviction ».¹²

⁹ G.K. Chesterton, *Survivant*, L'âge d'homme, Lausanne 1981, p. 47.

¹⁰ *Is* 55, 1.

¹¹ Cf. C.S. Lewis, *Surpris par la joie*, Éditions du Seuil, Paris 1964, p. 167.

¹² F.M. Dostoïevski, *Correspondance et voyage à l'étranger*, Mercure de France, Paris 1909, p. 119.

En quoi est-ce décisif ? En quoi la circonstance que nous avons traversée a-t-elle été si décisive ? Parce qu'elle a réveillé tout notre moi. Ce n'est que si notre moi est réveillé, tiré de la confusion dans laquelle nous vivons souvent, du nihilisme qui nous imprègne, que nous pouvons détecter le vrai. Notre égarement, bien souvent, ne dépend pas du fait que le vrai n'est pas devant nous ; la raison est que nous n'avons pas la capacité de le détecter et le reconnaître, car nous sommes tellement endormis que c'est comme si le vrai ne nous disait rien. Mais quand cette humanité est réveillée, misérable autant que vous voulez, mais réveillée, elle peut vraiment détecter le Seigneur qui se manifeste dans la réalité et répond ! « Écoutez-moi bien, poursuit le prophète Isaïe, et vous mangerez de bonnes choses, vous vous régalerez de viandes savoureuses ! Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez, et vous vivrez. »¹³

Dieu entre dans l'histoire comme une Présence qui a pour seule mission de répondre à cette soif, à cette urgence que le réel réveille constamment en nous.

Mais où est ce Dieu ? Où peut-on le trouver ?

On peut le trouver chez un témoin, quelqu'un en qui on le voit se produire.

Le prophète Isaïe poursuit : « Je m'engagerai envers vous par une alliance éternelle [Mais où ? Comment la reconnaître ? Grâce à quoi ?] : ce sont les bienfaits garantis à David. Lui, j'en ai fait un témoin pour les peuples, pour les peuples, un guide et un chef. ».

On peut le voir dans l'appartenance à un peuple dans lequel il y a des témoins tels que David. On peut reconnaître que le Seigneur a établi cette alliance non un discours qu'il tient, mais parce que je le vois se produire en quelqu'un qui suscite un attrait et fait surgir en moi tout le désir de le suivre. C'est tellement évident, que des personnes que tu ne connaissais pas le reconnaîtront. Par sa présence, il attirera des personnes que tu ne connaissais pas, mais qui percevront ce qu'il apporte. Le prophète Isaïe continue : « Toi, tu appelleras une nation inconnue de toi ». Tu l'appelleras par ta vie, par ta présence, par ta manière d'appartenir. Tu appelleras des personnes que tu ne connaissais pas, des personnes attentives à voir des présences en qui elles peuvent percevoir un espoir pour la vie. « Tu appelleras une nation inconnue de toi ; une nation qui ne te connaît pas accourra vers toi, à cause du Seigneur ton Dieu, à cause du Saint d'Israël, car il fait ta splendeur. »

Plus on voit sous ses yeux combien le Seigneur désire répondre à la soif du cœur, plus on incite à le chercher. « Cherchez le Seigneur, dit le prophète, tant qu'il se laisse trouver ; invoquez-le tant qu'il est proche. »

Mais pour le chercher, il faut suivre cette exigence qui va bien souvent contre la mentalité commune. Bien souvent, en effet, on préfère rester aplati, parce qu'il ne paraît pas réaliste que quelqu'un s'intéresse à nous, quelqu'un capable de répondre à notre soif. Il faut alors changer de façon de penser : « Qu'il revienne vers le Seigneur qui lui montrera sa miséricorde, vers notre Dieu qui est riche en pardon. Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos chemins ne sont pas mes chemins, – oracle du Seigneur. »

Le Mystère nous défie d'une manière qui nous bouleverse. C'est pour cela que son dessein nous semble si lointain, éloigné de notre manière de penser, au point de ne pas parvenir à croire à ses rappels, parce que nous pensons être plus réalistes que Dieu. Nous disons : « Nous ne sommes pas naïfs au point de croire à une promesse exorbitante ! ». Nous préférons suivre nos voies, tant les siennes semblent loin des nôtres, ce qui est vraiment le cas. « Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus de vos chemins, et mes pensées, au-dessus de vos pensées. »

Quelle loyauté faut-il pour faire confiance à la promesse ! Seul celui qui a cette audace pourra voir s'accomplir cette promesse, la voir se réaliser. « Oui, dans la joie vous partirez, vous serez conduits dans la paix. Montagnes et collines, à votre passage, éclateront en cris de joie, et tous les arbres de la campagne applaudiront. Au lieu de broussailles poussera le cyprès, au lieu de l'ortie poussera le

¹³ Is 55, 2-3.

myrte. » Dans ce changement, dans cette floraison de la vie se manifestera la vérité de Dieu. « Le nom du Seigneur en sera grandi : ce signe éternel sera impérissable. »¹⁴

Le Seigneur nous invite à le suivre sans être naïfs ni irrationnels. Celui qui accepte de le suivre pourra vérifier l'accomplissement de la promesse : au lieu de broussailles poussera le cyprès, au lieu de l'ortie poussera le myrte. La vie fleurira. Celui qui le suit et le seconde est surpris de se voir fleurir et c'est ainsi que le Seigneur révèle Sa vérité. Sa gloire est la splendeur de sa vérité et c'est le signe de sa victoire. La gloire du Seigneur est un signe éternel qui ne sera pas détruit. C'est pourquoi ceux qui l'ont rencontré ne peuvent pas, comme le dit le psaume, ne pas avoir les yeux ouverts, pleins d'attente, certains qu'il répondra tôt ou tard : « Les yeux sur toi, tous, ils espèrent : tu leur donnes la nourriture au temps voulu », selon un dessein qui n'est pas le nôtre. « Tu ouvres ta main : tu rassasies avec bonté tout ce qui vit. [Car] Le Seigneur [...] est proche de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité. »¹⁵

Pourquoi la rencontre avec une réalité qui nous réveille dans toute notre exigence est-elle si essentielle pour reconnaître et repérer le Seigneur et sa promesse ? Car, comme le disait don Giussani, « Nous, chrétiens, dans le climat moderne, nous avons été séparés non pas directement des formules chrétiennes, ni des rites chrétiens, ni des lois du décalogue chrétien. Nous avons été séparés du fondement humain [...]. Nous avons une foi qui n'est plus une religiosité. [...], [une foi qui ne répond pas aux questions urgentes de la vie et donc qui n'est pas consciente], une foi qui n'est plus intelligente d'elle-même ». ¹⁶ Car « rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas » ¹⁷ Cela a une conséquence essentielle pour la foi aujourd'hui. La raison pour laquelle les gens ne croient plus ou croient sans croire, comme on le voit bien souvent, réduisant la foi à une participation formelle, ritualiste, à des gestes, ou bien à un moralisme, vient de ce qu'ils ne vivent pas leur humanité. Voilà pourquoi la provocation que nous avons vécue pendant cette période de pandémie a été aussi cruciale pour notre foi. Le Mystère peut utiliser tout ce qui arrive précisément pour la tâche la plus décisive, qui est de nous faire comprendre ce qui répond à toutes nos exigences. La raison pour laquelle les gens ne croient pas, ou croient sans croire, est qu'ils ne sont pas impliqués vis-à-vis de leur propre humanité, leur propre sensibilité, leur propre conscience et donc leur propre humanité, comme si l'électro-encéphalogramme était plat, comme si le moi se trouvait dans la torpeur la plus profonde. Alors, la foi devient quelque chose qui n'a plus d'incidence sur la vie. C'est pourquoi don Giussani nous invite, et nous a invités pendant toute cette période, à « vivre toujours intensément le réel » ¹⁸, en indiquant cette formule comme celle de la religiosité authentique. Vivre intensément le réel signifie laisser vibrer toute la puissance de son humanité, de sa raison, l'urgence de sens. Si nous n'avons pas cette tendresse envers nous-mêmes, envers ce que nous avons d'humain, si l'humain manque, nous finirons dans le nihilisme. Ce manque d'humain sera le signe le plus évident que le néant domine en nous. Nous pouvons très bien continuer à accomplir formellement des gestes religieux, mais le néant dominera.

Qu'est-ce qui nous sauve ?

La conscience de cette humanité nous fait reconnaître ce qui nous sauve. Elle nous permet de percevoir la portée de la foi, l'intérêt de la foi sur le plan humain, la pertinence de la foi, de la proposition chrétienne, par rapport aux exigences de la vie ; et cela empêche d'associer le christianisme à l'une de ses célèbres réductions : moralisme, discours ou ritualisme. Aucune réduction n'est en mesure de saisir l'intime en moi. Et si elle ne saisit pas l'intime, nous restons dans le néant, malgré toutes nos pratiques formelles et tous nos rites. Le moi est si irréductible qu'il ne se rend compte d'avoir perçu ce dont il a vraiment besoin pour vivre que lorsqu'il se surprend à vibrer à cause d'une correspondance avec quelque chose qu'il rencontre. Il comprend alors que « je

¹⁴ Is 55, 3-13.

¹⁵ Ps 145 [144], 15-16, 18.

¹⁶ L. Giussani, *La coscienza religiosa dell'uomo moderno*, Centre Culturel « Jacques Maritain », Chieti, 21 novembre 1985, *pro manuscripto*, p. 15.

¹⁷ R. Niebuhr, *Il destino e la storia*, op. cit., p. 66.

¹⁸ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 160.

n'existe pas quand tu n'es pas là », comme le disait une chanson de Guccini, et que si tu n'es pas là, je « reste seul avec mes pensées ».¹⁹

Mais à qui puis-je dire : « Je n'existe pas quand tu n'es pas là, je me perds quand tu n'es pas là, je reste victime de ma torpeur, de mes pensées, de toute l'agitation du monde quand tu n'es pas là » ?

Pensons à l'expérience qu'a dû faire Jacopone da Todi pour s'exclamer : « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! », ²⁰ En effet, sans l'humain tout entier, on réduit inévitablement le Christ. Si l'humain manque, on se contente de ce que l'on affirme soi-même, tout en utilisant le nom du « Christ ». Nombreux sont ceux qui parlent du Christ, mais combien en connaissez-vous qui ont vraiment besoin du Christ pour vivre ? Le Christ peut devenir un mot creux et le christianisme ainsi réduit peut paraître repoussant. Tout ce qui nous est arrivé et nous arrive est là pour nous permettre de voir vibrer en nous toute notre humanité, la seule qui puisse vraiment intercepter Celui qui « m'attire tout entier, tant il est beau ».

Ces jours-ci sont l'occasion de nous laisser attirer par Celui qui vient devant nous pour nous sortir du néant et nous faire expérimenter Sa vérité, Sa gloire, la splendeur du vrai. Comment ? En faisant ressortir toute l'humanité, en réveillant tout notre moi. S'il n'y a pas ce contrecoup, s'il n'y a pas cette confirmation, cela signifie que ce n'est pas du Christ que nous parlons, car quand le Christ est entré dans l'histoire, ceux qui le rencontraient ne pouvaient pas ne pas dire : « « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ».²¹

Demandons alors d'être disposés à nous laisser toucher par sa présence. Demandons-le dans le silence que nous tâcherons de respecter, chacun où il se trouve, en nous soutenant réciproquement dans le témoignage de personnes qui le cherchent, comme le disait le prophète Isaïe : « Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver ; invoquez-le tant qu'il est proche. »²²

¹⁹ « *Vorrei* », paroles et musique de F. Guccini

²⁰ Jacopone da Todi, « *Lauda XC* », dans *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence 1989, p. 313.

²¹ *Mc* 2, 12.

²² *Is* 55, 6.

Notes de l'Assemblée de Julián Carrón
lors des Exercices spirituels de la Fraternité Saint Joseph en visio-conférence
Samedi matin, 8 août 2020

À l'entrée : *Johannes Brahms, Symphonie n°4 en mi mineur - Spirto gentil CD 19**

- *Al mattino* (Au matin, *ndt*)
- *Barco negro* (Bateau noir, *ndt*)
- *Marta, Marta* (Marthe, Marthe, *ndt*)

Michele Berchi. Nous avons prévu que cette assemblée se fasse en direct pour le monde entier, sauf l'Amérique Latine, puisque là-bas, c'est la nuit, mais il semblerait que l'Amérique Latine soit déjà debout, et nous sommes donc tous connectés.

Bonjour, je fais partie de la Fraternité Saint Joseph depuis un an environ. Lors d'un échange, don Michele m'a dit au revoir avec ces mots : « Circonstances, circonstances, circonstances ». J'ai tout de suite été placé devant le fait que mon rapport avec le Christ à travers la Fraternité Saint-Joseph se joue dans les circonstances. J'ai été touché aussi par le fait que tu dises que les circonstances sont une vocation, et que tu insistes sur le fait de vivre intensément la réalité. Or, ma principale circonstance est la dépression, dont je souffre depuis des années. Un malade dépressif n'est pas entraîné vers le néant, il y est totalement plongé. Je m'en aperçois quand j'entends mes collègues parler concrètement du travail, ou quand j'entends le prêtre avec lequel je vis organiser des moments pour le mouvement tandis que moi, avec trente années de rencontre derrière moi, je me demande : « Cela en vaut-il la peine ? ». De plus, la circonstance de la dépression constitue littéralement un frein. Il m'arrive de ne pas aller au travail, ni à la messe parce que je vais très mal, ni de faire silence parce que je vais très mal. Or, puisque les médecins ont dit que je ne peux pas guérir, c'est dans la circonstance de la dépression que se joue mon bonheur. Je voulais te demander comment vivre cette circonstance à la hauteur de mon désir. Merci.

Julián Carrón. Quelque chose est possible, mon ami, ou bien il n'y a rien à faire ? On ne va pas travailler, on ne va pas à la messe, on ne fait pas silence. Point. C'est tout. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Soit j'offre, soit je me mets en colère.

Carrón. Ce n'est pas d'offrir dont il s'agit, mais de savoir si quelque chose est possible, autrement même offrir ne sert à rien. Alors ? Si tu vas au fond de tout, vraiment tout, tout, que vois-tu ? Aucune possibilité ne s'ouvre ? Tout est fini ? Se le demander, c'est vivre intensément le réel, au lieu de suivre nos humeurs. Alors, une fois touché le fond, qu'est-ce qu'il reste ?

Il reste Son initiative.

Carrón. Et quelle est Sa première initiative ? Faisons le travail ensemble pour nous rendre compte des choses. Quelle est Sa première initiative à ton égard ?

Beh, la tendresse dont tu as parlé ces derniers temps.

Carrón. Et quelle est Sa première tendresse ?

M'avoir fait comprendre qu'il faut que je me soigne, par exemple.

Carrón. Il y a quelque chose avant. Pour te donner envie de te soigner, que faut-il avant ? Quelle est la première tendresse que le Mystère a à ton égard, alors que tu es plongé dans la dépression, pas à côté de ta dépression, mais pendant que tu y es plongé ?

* « Ce Quelque chose en dehors de nous (qui est la première évidence pour les yeux de l'enfant qui s'ouvrent et pour son cœur qui se dilate sur la vie) a une caractéristique fascinante, convaincante, irrésistible : quelque chose en dehors de soi qui correspond au moi. [...] Cette symphonie évoque l'élan de la raison qui se lance vers la réalité, qui s'ouvre avec admiration sur la totalité du monde dans sa richesse de détails organiques » (L. Giussani, « Un abbraccio cosmico » [Une étreinte cosmique, *ndt*], in *Spirto gentil*...op.cit., p. 265).

Il me fait sentir le hiatus de la situation, mais en même temps, il me la fait accepter comme...

Carrón. C'est tout ?

Il me la fait accepter comme la condition par laquelle il veut que je passe.

Carrón. Avant, encore, que te dit le Mystère avant tout autre chose ?

Il me dit sûrement qu'il veut un rapport personnel avec moi.

Carrón. Et comment te le dit-il ? Comment ? À travers quelque chose que tu inventes ?

Non, il me le dit à travers les circonstances.

Carrón. Et quelle est la première circonstance ?

La première circonstance, c'est ma demande.

Carrón : C'est-à-dire ? La première circonstance est la demande. Mais si tu approfondis, qui demande ?

Ce n'est pas moi qui me la donne. Sur ce point, je rejoins tous ceux qui l'ont dit.

Carrón. C'est toi qui demandes, toi ! Mais alors, tu existes. Et si tu existes, quel est le premier geste de tendresse du Mystère à ton égard ?

Une compagnie.

Carrón. Quelle compagnie ? Ne répétez pas des phrases toutes faites, parce que vous ne vous en sortirez pas comme ça. Quelle est la compagnie ?

Si je n'avais pas eu cette compagnie dans ma douleur, je ne sais pas comment cela se serait terminé. Sincèrement, je ne vois rien d'autre à dire.

Carrón. À quoi vois-tu que cette compagnie ne se moque pas de toi ? Il y a beaucoup de formes de compagnie qui ne servent à rien.

Cette compagnie me fait comprendre que je ne suis pas défini par mon état.

Carrón. Et comment te le dit-elle ? La seule chose que tu m'as dite, c'est que tu es défini par ton état.

Quand je travaillais dans l'écologie, par exemple, je me levais à quatre heures du matin et il y avait un jour dans la semaine où je finissais de travailler et je me sentais mal ; j'ai dit à don Michele que ce jour-là, je n'arrivais pas à aller à la messe ou à prier le bréviaire.

Carrón. Qui te pousse à aller à la messe ? Pourquoi as-tu besoin d'aller à la messe ? On ne peut pas accomplir des gestes qui n'ont rien à voir, mais vraiment rien, avec la dépression et tout ce qui nous arrive. Je vous l'ai dit hier. Le problème n'est pas que nous avons été séparés des formules chrétiennes, des rites chrétiens, disait Giussani. Aujourd'hui, nous sommes séparés de notre humanité, si bien que nous ne savons pas à quoi sert notre humanité, à quoi sert la dépression, à quoi sert tout ce que nous faisons, et nous finissons par être la proie du néant. Alors, j'insiste, quel est le premier geste de tendresse du Mystère à ton égard ? C'est une conscience dans laquelle la compagnie devrait t'introduire, si c'est une compagnie authentique, si elle ne se moque pas de toi.

Elle me permet de me tenir face à la circonstance de toute la hauteur de mon désir.

Carrón. C'est-à-dire qu'elle te fait prendre conscience que le premier geste du Mystère à ton égard est de te faire. Il te fait. « Je t'aime d'un amour éternel, car j'ai pitié de ton néant ».²³ Plus tu es plongé dans la dépression, plus c'est facile, paradoxalement, de reconnaître que cela vaut bien plus que le docteur qui te dit que tu ne peux pas guérir. On ne s'en sort pas en tentant d'arranger les choses, parce qu'on ne peut pas les arranger. C'est comme si le Mystère t'avait conduit au bord du gouffre ; et là, juste au bord du gouffre, qu'est-ce que tu peux faire ? Si tu utilises cela pour vivre pleinement, c'est-à-dire pour vivre intensément le réel, pour ne pas rester au seuil, à ce moment-là, qu'est-ce qui apparaît plus réel que le réel que tu es et toute ta dépression ? Qu'un Autre te fait maintenant. Et quand tu arrives là (dépression ou pas, situation arrangée ou pas), c'est une question de liberté : tu te laisses embrasser par Celui qui te fait maintenant, ou pas ? Tu as besoin de sortir de la dépression pour te laisser aimer par le Mystère ? Tu as besoin d'arranger les choses pour te laisser pénétrer par la présence de Quelqu'un qui t'aime avec cette passion pour ta vie ? Tu as besoin de guérir d'abord, ou bien c'est là l'origine, le début de la guérison ? Tu n'es pas défini par

²³ Cf. Jr 31, 3.

cela, mais par cet amour fou que Quelqu'un a pour toi. Alors seulement, tu commences à comprendre que, justement parce que tu vas mal, tu as besoin du silence. Aller très mal n'est plus un alibi pour ne pas faire silence. Si tu vas mal, comment peux-tu vivre sans faire silence ? Comment t'aimer toi-même ? Comment te supporter toi-même ? Et là, quand on touche le fond, quand on en est réduit à manger avec les porcs, comme le fils prodigue, on ne peut pas, comme lui, ne pas sentir le frisson d'un désir : dans la maison de mon père, c'était le paradis ! Ce jugement commence à faire entrer dans l'obscurité la plus profonde de soi-même le fait qu'il y a un Autre au fond de soi. C'est alors qu'on commence à voir la victoire du Christ, parce que si on le laisse entrer, Celui qui change le rapport à soi-même se fraye un chemin. Comme on l'a dit à l'École de communauté, une forme de connaissance nouvelle naît de l'événement qui nous est arrivé. Et si l'événement qui nous est arrivé ne va pas jusqu'à nous faire utiliser la raison pleinement, mais qu'il reste quelque chose d'extérieur, de décoratif, cela implique que la foi est en danger. Comme le disait Giussani, les gens croient sans croire, et c'est comme si tout ce que nous disons ne touchait pas ce qui nous arrive, la réalité. À un moment donné, nous disons : « Alors, à quoi sert de croire ? Ne serait-ce pas de l'autosuggestion ? Ne serait-on pas en train d'inventer ? Ne serait-ce pas une humeur passagère ? » C'est pourquoi, chaque matin, le défi est grand, pour toi comme pour moi, parce que moi aussi, même si je ne suis pas dans la même condition que toi, je suis appelé à Le reconnaître (tout comme je t'invite à le faire), en allant au fond de moi, moi aussi, comme toi, quand je Le reconnais dans l'obscurité la plus profonde, quand « je m'aperçois que tu es là / comme un écho [...] je renaiss ». ²⁴ Renaître, c'est là, au fond de la dépression. Mais cela n'est pas mécanique et ne se fait pas une fois pour toutes ; il faut que cela se produise un instant après l'autre, autrement tu ne te supporterais pas, et je ne me supporterais pas. Merci. Et bon travail.

Tu écris : « Notre humanité [...] est précisément notre critère de jugement. » ²⁵ Ma question part de ce que l'aspect de la tendresse envers sa propre humanité m'a tellement frappé que je désire la regarder toujours de cette manière, même dans ce qui me fait peur. L'autre soir, en lisant dans ton livre le chapitre sur la présence charnelle, une chair qui porte en elle quelque chose qui répond à toute notre exigence de sens et d'affection, je me suis mise à pleurer, en sentant un grand désir de cela et, en même temps, un grand manque. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit-là. Le lendemain matin, c'était Sainte Madeleine et le prêtre à la messe a repris ce passage : « Sur mon lit, la nuit, j'ai cherché celui que mon âme désire ; je l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé. Oui, je me lèverai, je tournerai dans la ville, par les rues et les places : je chercherai celui que mon âme désire ». ²⁶ J'ai été émue de me voir décrite. J'ai ressenti tout le désir de cet amour et, en même temps, un peu de crainte de découvrir que, souvent, je ne le trouve pas. Alors je me dis (et je me mesure tout de suite) que je suis sur ce chemin, même si, souvent, je me rends compte que je n'ai qu'une lointaine intuition de ce qu'est la virginité et que je devrais vivre cet amour alors que, souvent, je le vis plus comme un manque que comme une présence charnelle. Je suis touchée et émue de voir qu'elle est charnelle au point de me manquer. Mais souvent, cela suscite en moi une multitude de doutes sur mon chemin, sur ce qui me correspond. Alors, je pense que c'est autre chose qui me manque : un homme, une maison, un travail différent, moins compliqué ; mille doutes m'assaillent et je repense à ce qui m'est arrivé ces mois-ci. Pendant ces trois mois toute seule à la maison, j'étais presque toujours physiquement seule, et j'ai expérimenté à certains moments cette Présence physique, même, ce qui ne m'était presque jamais arrivé. C'est peut-être pour cela que, maintenant, j'en ressens davantage le manque. Comment vis-tu cette dimension charnelle ? Regarder cet aspect de moi me fait peur, mais c'est trop important, je désire trop trouver, retrouver cet amour.

²⁴ A. Mascagni, « Il mio volto » [« Mon visage »], in *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 196.

²⁵ J. Carrón, *L'éclat des yeux*, <https://français.clonline.org/cm-files/2020/07/30/jc-%C3%A9clat-des-yeux-e-book.pdf>, p. 40.

²⁶ Ct 3, 1-2.

Carrón. Alors partons de la fin : « J'ai expérimenté à certains moments cette Présence physique, même, ». Qu'as-tu appris de ces moments ?

Ces mois m'ont beaucoup frappée, parce que j'avais très peur de rester toute seule, et donc au début c'était un peu dur, et surtout...

Carrón. Mais tout en percevant cela, tu étais consciente que tu n'étais pas seule, tu étais pleine de cette Présence, physique, même. Ne revenons pas en arrière ! Répète ce que tu as dit, parce que vous ne vous rendez pas compte des choses incroyables que vous dites.

Ça ne m'était presque jamais arrivé. Peut-être parce qu'aujourd'hui, j'en ressens plus le manque.

Carrón. Avant, tu en ressentais le manque parce qu'elle n'était pas là ; maintenant, tu en ressens le manque parce qu'elle est présente, et même, ce manque est encore plus fort justement parce qu'elle est présente. Qu'est-ce que cela te dit ?

Le manque est plus fort parce que j'en ai fait l'expérience.

Carrón. Alors, d'où te viennent les doutes ? Du fait que tu ne reconnais pas cela.

J'ai du mal à reconnaître toutes les fois que ce manque est un manque de Lui. Je te donne un exemple. Pendant le confinement, je me réveillais presque toujours en pensant à une personne dont je suis amoureuse, le fait de ne pas pouvoir le voir me manquait, et je me disais que cette personne ne devrait pas me manquer. Don Michele m'a dit : « Mais tu ne peux pas demander dans une autre circonstance, demande dans ce qui t'arrive ». Alors, j'ai commencé à ne pas refuser le fait que cette personne me manquait, mais je Lui ai demandé de me tenir compagnie dans ce fait ; et j'ai expérimenté qu'Il me tient compagnie, parce que je n'étais pas désespérée, donc je peux dire que j'ai expérimenté...

Carrón. Mais à ce moment-là, quand tu sentais que cette personne te manquait, tu doutais de son existence ?

Non, je n'en doutais pas, mais...

Carrón. Parfait. Et qu'est-ce qui montrait le plus que tu n'avais pas le moindre doute sur cette personne ? Qu'est-ce qui confirmait que cette présence existait, qu'elle n'était pas le fruit de ton état d'âme ?

Qu'elle me manquait.

Carrón. Elle te manquait. Alors, qu'est-ce que tu dois apprendre de cela ? Tu as ressenti que le Christ te manque, mais après avoir expérimenté la présence physique du Christ pour la première fois, Il te manquait encore plus. Plus une personne que tu rencontres se révèle importante pour ta vie, plus tu en ressens la nostalgie. C'est le début de la virginité. Si l'on ne regarde pas ce fait, alors les doutes dominant, parce qu'on ne comprend pas que la manière par laquelle Il se rend présent réveille tout ton désir de Lui, tout le manque de Lui, exactement comme quand tu tombes amoureuse d'une personne. Et la nostalgie n'est pas la marque, le signe qu'il n'existe pas. C'est le signe le plus éclatant qu'il existe.

Mais c'est normal de ressentir quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un manque, et qu'il y ait aussi peu de moments où l'on ressent une plénitude. Alors je dis : soit cette plénitude grandit dans le temps... Mais cela ne me suffit pas de dire que, dans le temps, cette plénitude grandira.

Carrón. L'important c'est que tu commences à en faire l'expérience.

Une personne te manque, mais c'est mieux quand tu la vois !

Carrón. Il faut qu'arrive ce que me racontait la sœur d'un enfant, qui disait à sa maman : « Maman, tu me manques quand tu n'es pas là ». Mais il ajoutait ensuite (un enfant de huit ans !) : « Le problème, c'est que tu me manques aussi quand tu es là ». Si la présence ne réveille pas davantage en toi le désir d'elle, tu finis par t'en passer. Le Christ répond à ton manque et, en même temps, il réveille toute la soif de Lui. Si l'on ne comprend pas cela, on pensera au fond que le Christ vient étancher notre soif, ce qui signifie pour nous effacer la soif, devenir des pierres, pour ne plus sentir le manque et ne plus désirer. Mais si tu étais maintenant amoureuse d'une personne, est-ce que tu aimerais ne pas avoir de nostalgie d'elle ? C'est ce que tu voudrais ? Pose-toi la question ! Comme vous ne comprenez pas cela, vous finissez par imaginer que l'idéal serait de ne pas ressentir de nostalgie de Lui, en pensant que si vous en éprouvez la nostalgie, cela signifie qu'il n'est pas là,

qu'il n'y a pas de réponse. En conséquence, on remplit le manque par d'autres images, l'une après l'autre, en les effaçant l'une après l'autre parce qu'aucune ne répond. Si le Christ était quelque chose que l'on construit soi-même, il serait une image parmi d'autres au panthéon de notre imagination.

Donc le point, c'est que le manque est charnel.

Carrón. Le manque est charnel, comme tu dis. Mais si tu ne tires pas les leçons de ce que tu commences à expérimenter, tu ne peux pas t'en rendre compte. Le manque est charnel. Plus ton moi a besoin, plus ton humanité a besoin, plus tu perçois un manque. Mais en même temps, plus le Christ se rend présent, comme c'est arrivé à Marie-Madeleine, plus tu ne peux pas dormir la nuit parce qu'il te manque. Et plus, le jour de la Résurrection, elle ne peut pas rester couchée, elle a besoin d'aller le chercher. Et si tu n'as pas ce désir en te réveillant le matin, le désir d'aller le chercher, en faisant silence pour rester avec lui, quelle valeur a le fait de se lever le matin ? Ce serait aller chercher des miettes qui te laisseraient encore plus vide. Tu ne te lèves différemment que si tu te rends compte que le Christ réveille le désir plus que tout autre. Mais pourquoi le réveille-t-il aussi puissamment ? Parce que c'est le seul qui répond. C'est le seul capable de répondre à tout ton désir, et c'est donc le seul qui te le réveille toujours plus. Pas pour l'effacer, mais pour le satisfaire chaque fois plus. Le jour où tu ne ressentirais pas de nostalgie de Lui, tu n'aurais plus aucun intérêt pour le Christ, tout comme tu n'aurais plus aucun intérêt pour personne d'autre, si tu n'en ressentais pas la nostalgie. Le fait que tu éprouves davantage l'urgence de cette nostalgie est donc le signe le plus éclatant de Sa présence, comme tu le disais tout à l'heure. Maintenant, décide si cela répond à tout ton désir, autrement cherches-en un autre. Essaie ! À toi de décider.

Récemment, j'ai eu l'occasion de passer quelques jours dans une communauté qui héberge des personnes qui font un parcours pour sortir de différentes formes de dépendance ; je l'ai fait sur l'invitation de l'ami qui l'a fondée, pour un chemin de vérification que je fais. C'était trois jours très intenses, qui m'ont donné l'occasion de faire des rencontres et d'avoir des dialogues qui m'ont bouleversé à cause des souffrances, des histoires dramatiques, des abandons, des détentions de longue durée (pour certains, la moitié de la vie) et des familles démolies. J'ai vu essentiellement des personnes, y compris des jeunes, qui laissent passer la vie en remplissant le temps libre avec le tabac, les jeux de cartes, et les tournois de babyfoot. Ce que je rapporte de plus beau sont les dialogues que j'ai eus. Dans certains cas, j'ai pu voir que ce n'est pas seulement la vie qui passe. Par exemple, je pense à un jeune qui s'est illuminé quand je lui ai dit que je sais jouer de la guitare et qui m'a dit qu'il voudrait apprendre à jouer de la batterie et aimerait faire une formation pour devenir mécanicien. Un autre est un excellent décorateur et il m'a appris à faire une assiette en terre cuite. J'ai vu le regard d'un autre jeune de vingt ans environ s'éclairer quand je lui ai dit que je pourrais peut-être savoir comment va son frère en prison, qui est ce qu'il aime le plus. Ce qui me bouleversait encore plus était la fin des dialogues, parce que je ressentais toute l'amertume du « mais ». « Oui, j'ai un désir dans le cœur, mais... ». « Je pourrais dire ce que je veux faire en sortant d'ici, mais... ». Tout finissait par « mais ». On aurait dit que ce désir n'en valait pas la peine, parce que la réalité, pour eux, est un grand « mais », et pas une alliée, si bien qu'il faudrait se contenter de ce que l'on a. Je te raconte cela parce que j'ai été très touché de voir que le moteur est là, mais qu'il se noie. Cela m'arrive aussi, et c'est ce qui fait que je le comprends très bien. Même quand un peu de vivacité ressort, il vaut mieux la ravalier, comme c'est arrivé quand j'ai proposé un film au ciné-club, et un jeune est venu me dire après qu'il l'avait beaucoup aimé et qu'il faudrait le revoir, mais il n'a pas voulu le dire devant les autres pour ne pas se montrer trop enthousiaste. Il me semble que ce temps de néant et d'ennui que j'ai vu est comme une course d'obstacles ; cela m'a amené à me poser des questions. Pourquoi le moteur de notre humanité ne fonctionne-t-il pas, pourquoi se noie-t-il ? Et pourquoi le désir a-t-il perdu sa dignité ? Et encore : qui suis-je face à tout cela ? Car face à eux, je suis bouleversé et je ne veux pas perdre ce que j'ai rencontré.

Carrón. Qu'est-ce que cela t'apprend ? Tout d'abord, que le moteur existe, et donc qu'il y a aussi le désir, la nostalgie, notre désir de mieux vivre même la dépression. Rien ne peut l'éliminer. On peut se trouver dans la meilleure ou la pire des situations, et le moteur reste intact. Le « mais », qui bloque le moteur, est une décision de la liberté, et c'est là que tout se joue. Si, face au désir de plénitude, je ne le suis pas jusqu'au bout, parce que je ne sais pas comment il pourra se réaliser, si je le bloque avec un « mais », l'aventure est finie.

Que doit-il se passer pour que le « mais » ne prenne pas le dessus ? Voilà la question à se poser. Si, dans la vie, on ne fait pas un parcours pour acquérir petit à petit, dans le temps, la confiance en Celui qui réveille notre désir, nos « mais » finissent inévitablement par prendre le dessus. Et que fait le Mystère ? Il défie tous nos « mais », en rouvrant sans cesse une possibilité, pour que nous comprenions, comme on le disait hier qu'il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que dans notre philosophie. Il y a plus de possibilités que celles que nous pouvons imaginer nous-mêmes. Sans cesser de nous lancer le défi, le Mystère nous rend raisonnables, vraiment ouverts à la réalité. Comme je le disais à une École de communauté, il nous rend réels.

C'est à ce niveau que se joue la lutte contre le nihilisme : tout dépend du fait que ces jeunes se trouvent face à des personnes en qui le nihilisme est vaincu, de même que tout le monde voyait Un homme, Jésus, qui balayait les « mais » par sa manière unique d'être face aux autres, et non parce qu'il répondait toujours automatiquement à chaque besoin : parfois il répondait, parfois non, il n'a pas guéri tous les malades qu'il rencontrait. Et si ceux qu'il guérissait ne grandissaient pas dans la confiance qu'ils n'étaient pas seuls comme des chiens et qu'il y avait une autre possibilité qui repoussait constamment leur mesure, leurs « mais » finissaient par l'emporter.

Nous sommes appelés, nous avons été appelés, choisis, comme vocation, justement pour voir le Christ l'emporter face à chaque « mais ». C'est pourquoi il ne nous épargne rien : ni la dépression, ni la maladie, ni la nostalgie ; il ne nous épargne rien, parce que le rapport avec Lui doit être assez humain pour pouvoir témoigner devant tous d'une humanité, d'une manière de vivre dans la réalité qui défie chaque « mais » par son existence même. Le christianisme peut être intéressant aujourd'hui pour les gens, non parce qu'il parle de la doctrine chrétienne – que tout le monde pense déjà connaître et qui n'intéresse plus – ou parce qu'il fait le jeu des interprétations, mais parce qu'il met devant chacun une présence réelle, charnelle, qui défie chaque « mais », qui défie chaque dépression, qui défie chaque circonstance. Alors nous pouvons vraiment être compagnons de route pour tout homme : c'est l'urgence la plus grande aujourd'hui. Des gens qui font des théories, il y en a à revendre, Internet en regorge, mais si personne ne défie le « mais » par sa vie, le « mais » finit par prévaloir, en nous et chez les autres. C'est la vocation à laquelle nous sommes appelés, le Christ nous la donne à nous pour tout le monde. Pour que nous puissions témoigner à tous de Sa victoire sur le néant.

Berchi. Pour reprendre ce que tu disais hier soir sur l'humanité, il y a une question intéressante sur la réaction de l'humanité, sur le fait qu'elle n'est pas un obstacle et qu'elle n'est donc pas un grand « mais ».

Quelle est cette humanité à laquelle nous devons aspirer ? J'ai toujours dit : « Voilà mon humanité », et j'ai l'habitude de dire : « Je suis faite ainsi », en fonction des circonstances belles ou dramatiques, en pensant que le mot « humanité » est la définition qui décrit les aspects de mon caractère et de mon tempérament. Mais face à une circonstance positive, c'est une humanité disponible et accueillante qui se révèle ; face à un événement dramatique, mon humanité m'écrase, je me sens écrasée. Je pense à une circonstance de ces jours-ci. L'année dernière, j'ai eu un grave accident de voiture, sans impliquer d'autres véhicules, mais seulement ma mère qui était avec moi. Le temps de guérison a été variable : vingt jours pour moi, cent-vingt-et-un pour ma mère. Au bout d'un an, je reçois un avis de procédure pénale pour les blessures infligées à ma mère, bien qu'il n'y ait pas de plainte. C'est la nouvelle loi sur les homicides routiers qui le veut. Cela nous a bouleversées toutes les deux, plus que l'accident. Ma mère habite avec moi, elle a quatre-vingt-dix

ans et je m'en occupe depuis toujours, et ce jour-là, je répondais à l'un de ses besoins. Le Seigneur nous a voulues encore sur cette terre, mais la loi écrite par les hommes, qui suit son cours, me fait souffrir, parce que je la vis comme une injustice, je me sens écrasée. Mon humanité, c'est aussi cette réaction ?

Carrón. Qu'en dis-tu ?

Je dis que oui.

Carrón. C'est cela, ton humanité ?

Je dis toujours : « Je suis faite ainsi. C'est mon humanité ». Mais je perçois que...

Carrón. Mais tu n'es que cela ? Tu es seulement cette réaction ?

Non, je ne suis pas seulement cette réaction.

Carrón. Parfait. Cette réaction fait partie de ton humanité, mais elle ne constitue pas la totalité de ton humanité. Malheureusement, nous réduisons notre humanité à ce que tu as dit : si la circonstance est positive, tu es disponible, si elle est désagréable, tu te laisses écraser. La question est de savoir si, face au code pénal, quelque chose s'est passé dans le rapport avec ta mère.

J'ai vécu un très beau rapport, comme toujours.

Carrón. Tu vois ? Même la loi sur l'homicide routier (une circonstance qui t'aurait écrasée à d'autres moments) n'a pas pu entamer votre relation. Voilà la question. Et c'est magnifique que tu aies cité en exemple un rapport qui, même quand il est aussi blessé, aussi écrasé, ne peut pas se briser. C'est le don d'un rapport qui résiste à tout imprévu, un rapport si fort, si intense et consistant, que même la bombe à retardement d'une plainte ne peut pas l'entamer. Tu aurais pu dire : « En plus des dégâts, la mauvaise blague : j'ai dû m'occuper de ma mère, et maintenant, c'est la plainte pénale ! ». Mais le doute n'a pas effleuré votre relation. Est-ce que tu aimerais que ce soit le cas en toute circonstance ? Même si le fait vous a bouleversées toutes les deux, la réaction de ton caractère n'a pas entamé un instant le lien entre vous. Imagine alors si nous avions avec le Christ un rapport d'une intensité telle, d'une consistance telle qu'aucune circonstance, même la plus mauvaise, ne pourrait le blesser, l'interrompre. C'est une relation de confiance qui se crée dans le temps, à cause d'une certitude qui grandit dans le temps, comme a grandi la certitude de la relation avec ta mère. C'est la même chose. Il s'agit d'un chemin qui fait grandir dans le temps une certitude qui résiste à tout imprévu. C'est ce qui est arrivé à Jésus : même la souffrance ou la croix n'ont pas pu le détacher de la relation constitutive avec le Père.

Berchi. Il y a une personne du Brésil qui voudrait intervenir, mais pour gagner du temps, je vais lire directement la traduction de ce qu'elle a écrit. Ensuite, si tu veux échanger avec elle, notre amie est en ligne.

« J'ai trouvé de nombreux prétextes pour ne pas reprendre l'introduction des Exercices. J'ai préféré relire ce que tu as écrit pour le Pèlerinage, et cela m'a beaucoup aidée. Je m'agrippais à la phrase : "C'est un sacrifice que le Mystère a permis comme une étape du chemin vers notre destin, de ce pèlerinage qu'est la vie d'un homme." J'ai voulu fermer les yeux avec ce passage, en me disant : "Tout va bien et, quand je rouvrirai les yeux, tout s'arrangera : je pourrai aller voir mes parents que je ne vois pas depuis presque un an, ma charge de travail sera moins importante et je n'aurai plus les nouvelles permanentes des parents d'amis qui meurent de ce virus". Aujourd'hui, après avoir parlé avec un ami de la Fraternité Saint-Joseph qui a le Covid-19 et qui a perdu son père hier sans pouvoir aller à son enterrement ni tenir compagnie à sa mère, j'ai dit qu'il devrait faire un témoignage : il avait perdu son père et il avait toutes les raisons de tomber, mais il m'a presque consolée, en disant qu'il a vécu cela avec la certitude que le Christ ne les abandonne pas et les soutient. Je lui ai dit que cela peut être une grâce de vivre ainsi, car moi, rien qu'à l'idée de perdre mes parents, je suis brisée, comme pour toute nouvelle de ce type qui implique d'autres personnes. Mes parents vivent à deux mille milles de distance et, à cause de la pandémie, ils n'ont pas pu venir en avril, comme c'était prévu, et je ne sais pas quand je pourrai les voir. Ce que m'a donné mon ami qui a perdu son père, et mon désir de parler pour lui à l'assemblée de la Fraternité Saint-Joseph m'a forcée à parier sur cette proposition, ce que j'ai fait ; alors, j'ai repris le texte de

l'École de communauté, que je n'avais lu qu'en partie. Honnêtement, Carrón, cette introduction m'a mise mal à l'aise. Je voulais t'envoyer paître (comme on dit chez nous), parce que cela me semblait injuste qu'au lieu de nous rassurer, tu ne cesses de nous raconter des exemples d'amis qui relataient leurs expériences du néant. J'aurais voulu te demander : "Tu veux vraiment que nous coulions ? Cela ne suffit pas de devoir vivre ainsi ? Pourquoi continues-tu à parler de personnes qui vivent un mal-être, même dans CL ?" Cela me met même en colère. Pourquoi ne dis-tu pas simplement : "C'est un moment que le Seigneur nous donne comme partie de notre chemin", et c'est tout ? Je voudrais corriger mon cœur et faire en sorte qu'il soit tranquille, en attendant que vienne la fin de ce moment. J'ai pensé : "On dirait que nos responsables sont disposés à faire des dégâts dans nos vies". Relire cette introduction en une seule fois m'a donné un coup encore plus lourd. Heureusement, je n'ai pas abandonné la lecture et je suis allée jusqu'au bout pour entendre le cri de l'aveugle Bartimée. À ce moment-là, j'ai compris qu'hurler doit être mon travail maintenant. Me répondre à moi-même, et répondre au Seigneur, c'est ce que je désire. Hurler n'enlève pas le mal-être, mais je comprends que face à cette réalité, il n'y a rien d'autre à faire.

Carrón. Et pourtant, il y a aussi autre chose à faire : le regarder, ce mal-être. Bien souvent, nous avons tendance à hurler parce que nous ne voulons pas le regarder. Nous cherchons une justification en accomplissant un geste de dévotion, de piété, pour avoir l'alibi pour ne pas le regarder. Mais je ne veux pas vivre comme cela, en détournant toujours le regard, comme s'il n'y avait pas ce que les gens vivent. Je veux dire à chacun (en regardant ce que personne ne veut voir) qu'il est possible de le regarder, qu'en partant de ce qui nous est arrivé, nous pouvons tout regarder, vraiment tout. Mais cela, nous ne le saisissons pas : « Le regard qui s'aperçoit qu'il y a le désert n'appartient pas au désert »²⁷ Il n'y a pas de description plus dramatique et, dirions-nous, plus pessimiste du monde antique que celle de saint Paul dans la lettre aux Romains ; cette description m'a toujours touché. Les experts se demandent : « Mais pourquoi, avec tout ce qu'il pourrait dire de beau, saint Paul perd-il du temps à regarder la situation ? ». Saint Paul n'est pas un sociologue, et il regarde comme Jésus regardait les maladies, comme Jésus regardait toutes les nécessités humaines. Avec le Christ dans les yeux, saint Paul pouvait tout regarder, vraiment tout. Et si nous pouvons nous aussi tout regarder, cela signifie que le Christ a déjà emporté la victoire. Il est inutile de me parler du Christ, de penser défendre le Christ par la parole si, par la suite, le Christ n'est que le roi du cimetière, où rien de rien n'arrive. Une foi de ce type ne m'intéresse pas le moins du monde. Gardez-la pour vous, même si vous la décorez ensuite de quelque pieuse prière. Ce qui m'intéresse, c'est de tout regarder. Voilà le grand défi que don Giussani nous a lancé : la religiosité, c'est « vivre intensément le réel » ; ce n'est pas fuir le réel pour se réfugier dans le monde de la piété, mais aller au fond du réel pour voir que là, au fond du réel, il y a une Présence capable de vaincre le néant, et grâce à laquelle le néant ne l'emporte pas sur nous.

Si nous n'effectuons pas ce chemin, notre vocation sera inutile pour le monde, un monde où tous cherchent à fuir le réel. Les uns fuient dans les voyages (comme le disait Gaber hier), et les autres remplissent la vie de leurs théories, tandis que d'autres encore s'enferment dans une bulle, comme le racontait une amie du Kazakhstan, qui était allée rendre visite à une amie qui, par peur d'être contaminée, s'était enfermée chez elle, avait cessé de travailler et prenait des somnifères pour dormir. Voilà la défaite de l'humain ! Au contraire, saint Paul peut tout regarder, même la situation dramatique de son époque, justement parce qu'il a le Christ dans le regard. Voilà la connaissance nouvelle dont nous avons parlé dans l'École de communauté, qui ne naît pas d'une analyse, mais de l'événement du Christ, qui permet de tout regarder de manière nouvelle. Je cite toujours l'exemple de l'enfant qui, en compagnie de sa mère, peut entrer dans n'importe quelle obscurité. De même, nous pouvons regarder n'importe quelle situation en compagnie du Christ, si le Christ est pour nous une compagnie présente. Et comment savons-nous si le Christ est cette compagnie, et non un mot creux ? Par notre capacité à regarder le réel, si nous ne fuyons pas le réel. À vous de décider quoi faire. Une foi qui n'est pas perçue dans tout son intérêt pour l'homme, une foi qui n'est pas

²⁷ L. Giussani, *Ciò che abbiamo di più caro* (1988-1989), Bur, Milan 2011, p. 432.

reconnue comme pertinente pour les exigences de la vie, comme le dit Giussani, ne durera pas longtemps. C'est pourquoi, aujourd'hui, ce n'est pas tant l'impression que nous avons des choses qui est en jeu, mais c'est la foi en Jésus Christ. « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »²⁸

Tu l'as déjà un peu expliqué, mais j'aimerais que tu ailles au fond de la question de la tendresse, parce qu'hier, tu as décrit exactement ce qui m'est arrivé ces derniers mois, c'est-à-dire le passage de la torpeur du confinement à quelque chose qui s'est produit dans la réalité et m'a réveillée. Au travail, pendant un moment d'évaluation des performances dans l'entreprise, les deux jeunes qui dépendent de moi m'ont dit que je ne les avais pas aidés à certains moments et donc que c'est aussi à cause de moi qu'ils n'avaient pas atteint les objectifs qui leur avaient été fixés. Ils sont jeunes, et c'est donc assez normal que ce ne soit jamais de leur faute, mais j'ai été très abattue, parce que c'était évident que la relation de confiance que j'avais tenté d'instaurer avec eux n'avait pas mûri, et je me suis aperçue qu'ils avaient raison sur certains points. Que s'est-il passé ? L'estime pour moi-même a disparu instantanément et, avec elle, tout ce qui construit ma vie, donc la vocation, la préférence du Christ pour moi, et les amis qui n'arrivaient à rien faire face à mon « je ne vaux rien parce que j'ai échoué ». C'était la définition de moi-même que je donnais ces jours-là : la valeur de moi-même coïncidait avec ce que je savais et que je ne savais pas faire. Les jours suivants, la seule chose qui m'a ranimée a été de discuter avec mon chef, qui m'a confirmé son estime au travail et m'a aussi aidée à regarder les erreurs. Mais cela ne me suffisait plus, parce que ce moment a été à l'origine d'un travail en moi sur la tendresse dont tu parles dans le chapitre deux de L'éclat des yeux. J'ai pensé : « Et si les choses au travail continuaient à mal se passer ? Je changerai de travail, j'apprendrai. C'est le seul point, c'est-à-dire que je coïncide avec ce que je sais faire ? Ce n'est pas possible. En moi, tout résiste à cela ». Dans ce chapitre, tu cites Jean-Paul II : « La tendresse est l'art de "sentir" l'homme tout entier ».²⁹ Comment apprend-on cela ? Et surtout, comment cela devient-il une certitude qui résiste face à la déception de soi-même ? Merci.

Carrón. Cela devient une certitude uniquement si l'on effectue le parcours que tu as décrit. Quand tu as échoué en quelque chose, tu as tendance à te juger comme cela : « Je ne vaux rien parce que j'ai échoué », car la définition de toi-même est liée uniquement à ce que tu parviens à faire, à ce que tu réussis. En affrontant la circonstance, ce que tu penses de toi affleure à ta conscience. Mais parfois, comme dans ce cas, on a la chance de trouver un chef qui se rend compte du malaise et offre une consolation. Mais les consolations à bon marché ne suffisent pas, même si elles viennent du chef. Alors, à quoi es-tu arrivée ? À quelque chose dont je ne sais pas si tu étais vraiment consciente avant : tu ne coïncides pas avec ce que tu fais. Tu comprends ? Tu as maintenant sur toi-même un regard que tu n'imaginais pas avant. Mais pourquoi le Christ ne t'a-t-il pas évité tout ce chemin ? Parce qu'il veut te libérer une fois pour toutes du fait de t'identifier à ta réussite. Dans la vie du mouvement, tu as déjà entendu dire que la valeur du moi ne coïncide pas avec la réussite, mais c'est une chose de le percevoir comme une doctrine abstraite, et c'en est une autre d'en faire l'expérience, de sorte que la définition entre jusqu'à la moelle et devienne ta conscience de toi-même. Par conséquent, dit Giussani, si cet effort nous est épargné, cette tendresse n'entre pas dans notre conscience de nous-mêmes, dans la vibration de notre raison. Au contraire, lorsque cette tendresse envers toi-même devient ton expérience propre, tu n'as plus à rien censurer pour avancer, parce que tu acquiers la capacité de te regarder entièrement, comme le dit Jean-Paul II. Cette certitude naît petit à petit. Et celui qui ne fait pas le chemin que tu as commencé à explorer peut oublier cette certitude, parce que personne ne pourra lui éviter le chemin. C'est l'aventure de la vie, la fascination de l'existence, même quand les choses ne vont pas, quand on connaît un échec. Et si, quand on se rend compte qu'on n'est pas à la hauteur, on reçoit des félicitations de son chef, cela ne suffit pas, parce que c'est insuffisant, c'est trop étroit pour la capacité de notre âme, pour toute

²⁸ Lc 18, 8.

²⁹ K. Wojtyła, *Amour et responsabilité*, Société d'éditions internationales, Paris 1965, p. 193.

l'urgence de tendresse dont nous avons besoin. Si Giussani m'enthousiasme, c'est justement pour cela, parce qu'il m'a conduit à cette expérience de la vie que tu commences à percevoir. Si l'aventure t'intéresse, tu découvriras toujours plus la réalité. Si au contraire tu ressens une peur panique et que tu te retires dans tes quartiers d'hiver, si tu te réfugies dans la bulle pour être au chaud et qu'aucun défi ne t'emporte, à toi de décider si tu veux étouffer ou si participer à l'aventure t'intéresse. Pour moi, c'est sans comparaison. Nous pouvons perdre la vie en vivant, comme le dit Eliot, ou bien nous pouvons la gagner en vivant. Quelle est la différence ? Ce n'est pas qu'il t'arrive des choses à toi et d'autres aux autres. Il arrive à tout le monde des choses comme celles que nous racontons, mais beaucoup n'ont pas la liberté, le courage de les affronter, et se réfugient dans quelque chose qu'ils imaginent eux-mêmes pour masquer leur défaite, avec des raisons qui sonnent comme une épitaphe sur leur tombe, au lieu de les affronter avec l'audace nécessaire. Le Christ est venu pour introduire, pour faire surgir dans le monde une créature nouvelle, qui ne se bloque pas face aux défis de l'humain. Mais ce n'est que si tu laisses Jésus entrer dans tes entrailles qu'il peut te donner cette certitude dont tu as besoin pour vivre. Maintenant, après avoir affronté cette situation, tu as un surplus d'humanité que tu n'aurais pas si elle t'avait été épargnée. Si je n'avais pas regardé bien des choses dans ma vie, si m'avait été épargnée telle chose, telle autre, et telle autre encore, je ne serais pas celui que je suis maintenant. C'est pourquoi j'ai toujours vu avec enthousiasme ce que le Mystère ne m'épargnait pas ; ce n'est pas qu'il avait autre chose à faire, c'est que le Mystère a une passion pour ma destinée, pour la tienne, comme une mère qui veut que son fils grandisse et, pour cela, ne lui évite pas les difficultés de la vie, mais l'accompagne pour qu'il puisse vivre dans les situations dans lesquelles il se trouvera plus tard, dans lesquelles sa mère ne pourra pas décider a priori. Ainsi, elle le rend toujours plus consistant pour pouvoir tenir face aux défis. Il y a deux formes de compagnie : une qui veut t'éviter la relation avec la réalité et une autre qui t'accompagne vers la victoire. Décidez vous-mêmes quelle compagnie vous voulez. Il y aura toujours quelqu'un qui sera prêt à vous consoler, mais cela ne sert pas pour vivre, même si cela peut sembler utile, cela ne suffit pas. Dans ce choix, dans ce drame, la vie se décide.

Berchi. Je lis le dernier message reçu.

« Bonjour à tous. Depuis bientôt douze ans, je souffre de la maladie de Charcot, mais je ne suis pas triste de cette circonstance que Jésus a choisie pour moi, parce qu'elle a été l'occasion de découvrir ma foi. Pourtant, je suis inquiète. J'ai beaucoup de préoccupations, et parfois je dis à Jésus : "À toi de prendre une part de mes préoccupations". Je pense à ma maison, ce qu'il en sera après ma mort, je pense à mes chers livres rassemblés soigneusement au fil des ans, je pense à mes enfants et à ceux qui n'ont pas de travail, je pense à mes petits-enfants qui n'ont pas la foi, etc. Pourquoi suis-je aussi inquiète ? Parce que je ne fais pas confiance au Seigneur ? Merci pour tout. »

Carrón. Tu es inquiète parce que tu vis avec la conscience que tout est une occasion, tout a été une occasion, même la circonstance que le Mystère a permise, la maladie ; elle n'a pas été contre toi (on le voit quand on te rend visite), mais pour te faire grandir. Qu'est-ce que cela te dit de ton interrogation, de l'inquiétude que tu as face à tes enfants, à tes petits-enfants ? Le problème n'est pas de pouvoir leur épargner la circonstance que le Mystère a pensée pour eux, tout comme il ne te l'a pas épargnée, mais de reconnaître que tu as déjà dans ton expérience des raisons de faire confiance, et que s'ils font confiance comme ils te voient le faire, c'est ta contribution en tant que mère et grand-mère. Quel est ton témoignage ? Qu'est-ce que tu leur offres ? Quel clé offres-tu à tout le monde depuis douze ans, par la manière dont tu vis la maladie ? La suivante : s'ils font confiance à Celui à qui tu fais confiance, alors toute circonstance, même la maladie de Charcot, peut devenir un lieu de vie. Si tu l'as vu se produire en toi, pourquoi t'agiter pour tes enfants et tes petits-enfants ? C'est à Lui de penser à montrer comment Il répond. Pour nous, nous n'avons qu'à être curieux (« Comment le Christ va-t-il s'y prendre avec eux ? Comment répondra-t-il à ton inquiétude pour ceux qui te sont le plus chers ? »), après avoir vu comment il s'y est pris avec toi.

Je termine en lisant un texte qui m'a beaucoup tenu compagnie ces derniers temps, et qui parle de cela, car même au Christ, l'épreuve n'a pas été épargnée. Il est écrit par un grand théologien, von Balthasar. Rien n'a été épargné au Christ, et même, au moment précis où il a été provoqué par la souffrance et la mort, même cette circonstance a été l'occasion dans laquelle il a pu montrer à tous, comme nous le voyons aujourd'hui en toi, la densité de Son rapport avec le Père, qui le conduisait à s'abandonner sans mesure.

Von Balthasar écrit : « Cette confiance originelle dans le Père [qu'a Jésus], que nulle défiance ne vient troubler, prend sa source dans l'Esprit Saint qui est commun au Père et au Fils. Dans le Fils, l'Esprit reçoit la confiance inébranlable et vive [dans le Père] que toute disposition du Père – fût-ce la séparation personnelle transformée en abandon [comme cela se produit à la fin] – sera toujours une disposition de son amour [l'amour du Père] auquel le Fils, qui est homme désormais, doit répondre par son obéissance humaine ».³⁰ Là consiste la racine de la victoire du Christ sur le néant. Sa manière de vivre en tant que Fils est précisément la victoire sur le néant dont tu témoignes devant tes enfants, tes petits-enfants, et nous tous. C'est à cela que nous avons été appelés en ce moment dramatique de l'histoire, mais nous y reviendrons cet après-midi.

Merci.

³⁰ H.U. von Balthasar, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, Paris, Desclée de Brouwer 1989, p. 37.

Notes de l'enseignement de Julián Carrón
lors des Exercices spirituels de la Fraternité Saint Joseph en visio-conférence
Samedi après-midi, 8 août 2020

À l'entrée : *Ludwig van Beethoven, Symphonie n°5 - Spirto gentil CD 11**

- *La notte che ho visto le stelle* (La nuit où j'ai vu les étoiles, *ndt*)

À quand remonte la dernière fois où nous est arrivé quelque chose qui nous a empêchés de dormir ? C'est bien de cela qu'il s'agit. D'un événement qui se produit, inattendu, et qui prend toute notre humanité. Si ce n'est pas le cas, nous sommes des électrons libres, comme tous les autres, incapables de nous arracher au néant. Voilà le défi qui nous attend. Comme le disait notre amie brésilienne, il ne s'agit pas de parler du néant, mais de vérifier quand nous avons été pris, quand notre vie a été bouleversée, pleine à déborder au point que nous en sommes restés sans voix, au point de ne plus pouvoir dormir. Nous parlons là d'une expérience, quelque chose d'existentiel, et non de dissertations abstraites ou de discussions infinies, qui masquent le fait que nous ne sommes pas pris, qui masquent notre « régression », comme le dit Gaber.

Dans mon intervention de cet après-midi, je vais tenter de tracer un parcours pour répondre à la question : qu'est-ce qui nous arrache au néant ? C'est une aide pour la lecture complète de *L'éclat des yeux*³¹, que nous ne pourrions certainement pas faire cet après-midi.

Gardons à l'esprit ce que nous avons dit hier soir, et que l'assemblée de ce matin a exprimé. On peut appartenir à la Fraternité Saint Joseph, on peut faire partie de la vie de l'Église, mais cela n'empêche pas d'expérimenter que, bien souvent, comme tout le monde, notre vie est la proie de ce tourbillon qui, au fond, nous empêche d'être nous-mêmes.

La question est celle que Jésus rappelait : quel avantage a l'homme qui gagne le monde entier, mais se perd lui-même ?³²

En effet, nous pouvons tout avoir, atteindre nos objectifs professionnels ou affectifs, réaliser nos projets, mais c'est comme si rien n'était en mesure de nous attirer. En cela, notre humanité, sur laquelle j'ai beaucoup insisté (nous l'avons vu ce matin encore), est un rempart critique inéluctable pour reconnaître le moment où nous avons perçu la réponse que nous cherchions. Bien souvent, nous percevons l'urgence de cette plénitude que le cœur ne peut pas ne pas désirer, mais nos efforts ne suffisent pas, si bien qu'ils ne parviennent pas à nous combler. On le voit très bien. Les paroles chrétiennes ne suffisent pas, les rites formels ne suffisent pas pour nous prendre, pour nous aimer : ce n'est pas la nature du christianisme. C'est pour cela, pour que nous puissions être aimantés, que le Mystère a rempli, comme le dit Benoît XVI, les concepts de chair et de sang.³³

« *Caro cardo salutis.* »³⁴ Seul quelque chose de charnel, d'historique peut nous prendre suffisamment pour éviter que le nihilisme ne triomphe en nous, quelle que soit la forme sous laquelle nous pouvons le décrire. Si vous n'aimez pas ce mot, cherchez-en un autre, mais le problème est que nous puissions passer des jours entiers ballotés ici et là, sans que rien ne nous

* « Le début est l'irruption d'un événement. Tout le drame de l'orchestre se joue à partir de l'événement de ces quatre notes initiales qui se reprennent sans cesse. En celles-ci s'exprime ce destin qui traverse, dans la vie, la perception de l'égarement, de la défaite ou de la tristesse, et se montre, par moments, dans son aspect le plus dur d'épreuve ou de tentation » (L. Giussani, « Come raggio di sole tra la nuvolaglia oscura » [Comme un rayon de soleil dans la nuée obscure, *ndt*], in *Spirto gentil...* op.cit., p. 105).

³¹ J. Carrón, *L'éclat des yeux. Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?*, <https://francais.clonline.org/cm-files/2020/07/30/jc-%C3%A9clat-des-yeux-e-book.pdf>.

³² Cf. *Mt* 16, 26.

³³ Cf. Benoît XVI, Lettre encyclique *Deus caritas est*, 12.

³⁴ « La chair est le fondement du salut ». Tertullien, *De la résurrection de la chair*, dans *Œuvres de Tertullien*, Louis Vivès, Paris 1852, p. 447.

prenne. Alors, la vie devient ennui et se montre toujours plus insupportable. Et lorsque la vie nous défie avec ses urgences, nous voyons combien tout est incapable de nous prendre.

En réalité, ce n'est qu'en partant de l'expérience que nous pouvons identifier ce qui l'emporte sur le néant. Il s'agit de surprendre quelque chose qui nous correspond tellement que, comme nous l'avons chanté, nous ne pouvons plus dormir. Nous ne pouvons pas éviter que notre vie soit percutée par cette Présence qui nous prend jusqu'à la moelle, réveillant tout notre désir, justement parce que, au moment même où elle nous fait expérimenter une correspondance inimaginable, elle fait ressortir toute la portée de notre désir. Seul le fait de rencontrer une présence exceptionnelle peut combler ce que Milosz appelle le « gouffre de la vie ».³⁵

Nous rencontrons chaque jour de nombreuses présences de chair, mais toute chair, toute présence charnelle ne porte pas nécessairement en soi quelque chose qui correspond à toute notre attente et qui est donc capable d'aimer notre être.

Qu'est-ce qui peut alors véritablement vaincre le nihilisme ? Uniquement le fait d'être aimantés par une présence, une chair qui porte en elle quelque chose qui correspond à toute notre attente, à tout notre désir, à toute notre exigence d'affection et de tendresse. Si cette expérience ne se produit pas, nous ne sortirons pas de notre néant ; même si nous sommes formés culturellement aux discours religieux et si nous nous agitions tant que nous pouvons, on finit par parler du Christ de manière creuse. C'est la raison pour laquelle Benoît XVI dit qu'uniquement « dans l'Incarnation [du Verbe], le Logos éternel s'est lié à Jésus de telle manière que (...) [à travers l'humanité de Jésus], en l'homme Jésus », Dieu nous touche.³⁶ C'est pourquoi l'incarnation du Christ, Dieu fait homme, trace une ligne de démarcation dans l'histoire de l'homme : nul ne pourra jamais plus L'arracher de celle-ci. C'est la grandeur de ce que nous a apporté don Giussani : il nous a fait comprendre qu'un christianisme réduit à un discours ou à des règles n'intéresse personne. C'est dans une chair, dit don Giussani, que nous pouvons reconnaître la présence du Verbe fait chair. Si le Verbe s'est fait chair, c'est dans une chair que nous le trouvons. Celui qui le remarque perçoit qu'il se trouve face à l'événement le plus décisif de sa vie. Il y a un avant et un après. On le voit quand cela arrive. Comme en témoigne un passage de l'Évangile que nous avons lu récemment : cette femme pleine de limites, qui avait cherché son accomplissement de bien des manières, emportée par une tendresse sans fin, par une présence humaine, Jésus, n'a pas pu s'empêcher d'être entièrement attirée par Lui. Relisons ce passage :

« Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une femme de la ville, une pécheresse. Ayant appris que Jésus était attablé dans la maison du pharisien, elle avait apporté un flacon d'albâtre contenant un parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, près de ses pieds, et elle se mit à mouiller de ses larmes les pieds de Jésus. Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux le parfum. En voyant cela, le pharisien qui avait invité Jésus se dit en lui-même : "Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse." Jésus, prenant la parole, lui dit : "Simon, j'ai quelque chose à te dire." – "Parle, Maître." Jésus reprit : "Un créancier avait deux débiteurs : le premier lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait les lui rembourser, il en fit grâce à tous deux. Lequel des deux l'aimera davantage ?" Simon répondit : "Je suppose que c'est celui à qui on a fait grâce de la plus grande dette." – "Tu as raison", lui dit Jésus. Il se tourna vers la femme et dit à Simon : "Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. Voilà pourquoi je te le dis : ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre

³⁵ O.V. de L. Milosz, *Miguel Mañara*, Éditions Silvaire, Paris 1957, p. 18-20.

³⁶ Cf. J. Ratzinger, « Cristo, la fede e la sfida delle culture », *Asia News*, n°141, 1994.

peu d'amour." »³⁷

Qui ne voudrait être touché par un regard plein de tendresse comme cette femme, qui a été traversée par le regard du Christ ? Quoi qu'elle ait fait, de quelque manière qu'elle ait vécu, cela n'a pas été un obstacle pour elle. Aussi, aucune des circonstances que nous avons décrites ce matin ne peut devenir un obstacle pour nous, après avoir lu cette page de l'Évangile.

De quoi cette femme a-t-elle eu besoin pour être « prise » par le regard du Christ ?

Uniquement de son humanité, toute blessée et froissée qu'elle était, comme tout le monde, au fond. Quand elle a rencontré cet Homme, son humanité, malgré toutes les erreurs qu'elle avait faites, a été entièrement aimantée, au point qu'il était impossible de l'arrêter : la femme a traversé l'hostilité et la désapprobation de tous ceux qui étaient à table et est allée laver les pieds de Jésus de ses larmes.

Vous voyez comment le néant peut être vaincu ? Elle était ballottée ici et là comme tout le monde, et à un moment donné, un imprévu, absolument attendu et en même temps imprévisible, l'a prise au point qu'elle a eu l'audace d'être elle-même devant tout le monde, en montrant combien elle avait été prise, si bien qu'elle se moquait de tout ce que les autres pensaient. Ainsi, elle a montré à tous ce qui peut vaincre le néant, ce qui peut vaincre une vie ballottée. La présence de Jésus avait exercé une telle force d'attraction sur son humanité blessée et pleine de limites, que rien ne pouvait l'arrêter.

Depuis que Jésus est apparu dans l'histoire, ceux qui Le croisent ne peuvent pas ne pas voir leur disponibilité incitée à se laisser toucher et attirer par Lui. Nous parlions de limites. Ici, les limites n'ont rien à voir, les histoires passées non plus, ni tout ce que nous avons fait par le passé, tout cela n'a rien à voir, car le Christ, maintenant, est capable de nous prendre tout entiers tels que nous sommes.

C'est impressionnant, alors, d'entendre Giussani affirmer qu'aucun être humain ne s'est jamais senti aussi radicalement valorisé que par le regard qu'a introduit dans l'histoire cet homme, Jésus de Nazareth, au-delà de toute réussite ou de tout échec.³⁸ Par son regard qui affirme vertigineusement l'humain, Jésus dit à la femme qui lui a baigné les pieds de larmes : « Tes péchés sont pardonnés. », ils ne comptent plus. C'est ce regard qui domine. Tout le mal, toutes les erreurs passent au second plan. Il devient la présence prépondérante pour cette femme. C'était si déconcertant que les convives se sont mis à dire : « Qui est cet homme, qui va jusqu'à pardonner les péchés ? ». Mais Lui dit à la femme (comme si l'incrédulité de tous les autres autour de lui, et aujourd'hui le refus de tous ceux qui ne le reconnaissent pas, ne l'intéressaient pas le moins du monde), et à ceux qui se laissent attirer comme elle : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix ! ».³⁹ D'abord, elle est entièrement prise, sauvée de son néant, de sa vie ballottée, et ensuite arrive l'affirmation de Jésus, qui décrit l'expérience qu'elle faisait déjà, participant déjà à ce salut.

Ce qui a arraché au néant la pécheresse de l'Évangile, ce ne sont donc pas ses pensées, ses bonnes résolutions, ses efforts. C'est une Présence qui avait une passion, une préférence telles pour sa personne, pour son moi, qu'elle en a été conquise. Tout le cours de sa vie a été bouleversé, révolutionné par cette rencontre : le regard des autres n'avait plus d'importance, parce qu'elle était entièrement définie par Jésus, par son regard, par cette présence en chair et en os. Nul dans sa vie ne l'avait regardée comme cet homme. Autrement, elle n'aurait pas osé entrer dans cette maison avec une liberté qui défiait tout le monde. Elle n'aurait pas lavé ses pieds de ses larmes, elle ne les aurait pas essuyés de ses cheveux. C'est ce qui montre (et non les mots, les discours) qu'un moi est arraché au néant ! C'est cela qui parle, qui parlera toujours, à tout homme qui se trouve en proie au néant et qui n'attend rien d'autre que d'être libéré. Et il ne peut être libéré que par Quelqu'un, comme c'est arrivé à cette femme.

Quelle certitude doit avoir vécue cette femme pour défier le regard des pharisiens et de toute la ville ! Sans cette certitude, on est à la merci des commentaires, les nôtres et ceux des autres. Mais

³⁷ Lc 7, 36-47.

³⁸ « Aucun homme ne peut se sentir valorisé avec une dignité de valeur absolue, au-delà de toute réussite. Personne au monde n'a pu parler ainsi ! » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 10).

³⁹ Lc 7, 48-50.

tous nos commentaires et ceux des autres ne sont rien face à *ce* regard. Ils n'ont pas le moindre pouvoir face à *cette* force d'attraction. Ils peuvent rester, mais ils sont inhibés dans leur capacité à enrayeur notre pensée.

Nous pouvons dire avec von Balthasar qu'il s'agit d'« une certitude qui ne repose pas sur l'évidence propre de la raison humaine, mais sur l'évidence manifestée de la vérité divine : non sur le fait d'avoir saisi, mais sur le fait d'avoir été saisi ».⁴⁰ Ce n'est pas elle qui a saisi cet homme, mais c'est elle qui a été entièrement saisie par Lui.

Cela ne me surprend pas que ce grand théologien, von Balthasar, ait dit il y a des années que c'est la question vitale du christianisme actuel. S'il n'est pas cela, s'il n'est pas l'expérience d'être saisi comme cette femme, le christianisme ne sera intéressant pour personne. Pour nous avant tout, sans parler des autres ! Nous pourrions conserver certains rites, accomplir certains actes « religieux », nous réunir pour remplir la vie de gestes comme les membres d'un club, mais tout cela ne suffira pas pour nous saisir. C'est ce qui fait dire à von Balthasar que la foi aujourd'hui ne peut être crédible pour le monde qui nous entoure – et pour nous – que « si elle se comprend elle-même comme digne de foi ; donc si la foi n'est pas d'abord et finalement [...] l'acte de “tenir pour vraies” certaines propositions qui, étant incompréhensibles à la raison humaine, devraient nécessairement être reçues par obéissance à l'autorité. Il faut au contraire que la foi, malgré toute la transcendance de la révélation divine, ou plutôt justement par elle, amène l'homme à l'intelligence de ce que Dieu est en vérité, et par là (comme un résultat accessoire) à l'intelligence de lui-même. »⁴¹

À travers la chair de cette Présence, la femme de l'Évangile a expérimenté la vérité divine. La certitude et la foi de cette femme reposaient « sur l'évidence manifestée de la vérité divine », sur cette force d'attraction victorieuse, sur le regard unique de Jésus, par lequel elle s'est sentie affirmée et saisie, et sur l'expérience inouïe de correspondance par rapport à ses exigences constitutives. Cette évidence est si puissante, « cette révélation de gloire » est si resplendissante, la splendeur du vrai est si puissante, qu'elle « n'a besoin d'aucune autre justification qu'elle-même ». ⁴²

Dès le début de son engagement éducatif, Giussani partage totalement la remarque de Balthasar, dans la conscience que cette évidence est cruciale aujourd'hui pour que la foi soit crédible : « J'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci [par l'expérience d'une correspondance], utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire ». ⁴³

On comprend pourquoi Giussani, enthousiasmé par l'expérience qu'il vivait, n'a pas pu s'empêcher de dire Place Saint-Pierre, devant toute l'Église : « Seul Jésus Christ prend à cœur toute mon humanité. [...] “Que dirons-nous de cet amour de Jésus Christ pour les hommes, qui a versé le don de la paix sur tout le genre humain ?” Depuis plus de cinquante ans, je me répète ces mots ! » ⁴⁴ Quelle expérience devait-il avoir vécue !

Ce n'est que si notre humanité est saisie et embrassée ainsi, que nous pouvons devenir vraiment nous-mêmes. Cela ne dépend donc pas de nos efforts, mais simplement du fait de se laisser prendre entièrement. « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! ». ⁴⁵

Mais comment pouvons-nous faire nous-mêmes l'expérience de la femme pécheresse ? Uniquement si Lui, le Christ, reste contemporain. Seule la contemporanéité du Christ peut nous arracher au néant. Sa présence seule, ici et maintenant, peut apporter la réponse satisfaisante face au nihilisme, au vide de sens, au fait d'être ballotés ici et là. « Jésus Christ, dit encore Giussani, cet homme d'il y

⁴⁰ H.U. von Balthasar, *La Gloire et la croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, t. I : Apparition, Aubier, Paris 1965, p. 112, 117.

⁴¹ *Ibidem*, p. 117.

⁴² *Ibidem*, p. 117.

⁴³ L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 13.

⁴⁴ L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 10.

⁴⁵ Jacopone da Todi, « Lauda XC », dans *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence 1989, p. 313.

a deux mille ans, se dévoile en se faisant présent sous l'apparence, sous l'aspect d'une humanité différente ».⁴⁶

Cela signifie que Jésus devient présent aujourd'hui, charnellement présent, non pas dans nos pensées, non pas dans notre imagination, mais en des hommes que l'on rencontre et qui font percevoir une différence, un regard, une capacité d'être dans la réalité, une liberté, une audace, une connaissance qui nous bouleversent. Nombreux sont ceux qui nous en témoignent, comme vous pouvez le lire dans le livre. Je lis seulement l'un de ces témoignages, celui qui a donné son nom au livre.

« Je ne pensais pas que l'on pouvait renaître au seuil des cinquante ans. J'ai vécu quarante-sept ans convaincu que Jésus Christ n'était pas "quelque chose" d'indispensable pour moi. J'ai poursuivi pendant toutes ces années des objectifs qui ne résistaient pas au choc du temps : les études, ma profession, ma famille. [Tout peut très bien se passer, mais] chaque fois que j'atteignais ce que je m'étais donné pour but, je ne me sentais pas satisfait et je partais constamment à la recherche de nouveaux objectifs. Même si ma vie semblait belle à la plupart des personnes, j'avais le sentiment de me nourrir de quelque chose qui ne me rassasiait pas. Tout cela a provoqué en moi une crise profonde. [En effet, si tout va bien et que cela ne suffit pas, qu'est-ce qui suffit, alors ?] Je me sentais inutile et même les rapports avec mes amis, mes collègues et mes proches commençaient à être difficiles. Je voulais être seul. [Mais l'imprévu se produit] Un jour, à travers l'école de mes enfants, j'ai rencontré une personne dont les yeux brillaient. » C'est l'éclat des yeux d'une personne (et non une doctrine ou un effort) en qui se produisait la même expérience que celle de la femme. « Une profonde amitié est née et m'a amené à désirer sa compagnie. Nous sommes partis en vacances avec nos familles et ma curiosité à son égard s'est accrue. J'ai commencé à fréquenter ses amis, qui sont ensuite devenus les miens. J'ai commencé à participer aux initiatives proposées par le mouvement. J'ai recommencé à prier, à aller à la messe, à me confesser. Parfois, je me demandais : "Pourquoi fais-tu cela ?", et je me répondais : "Parce que je me sens mieux". »⁴⁷

Il n'y a pas d'autre raison pour me regarder différemment moi-même, pour embrasser mon humanité, pour regarder avec la même tendresse que celle avec laquelle j'ai été regardé. « Je me sens mieux ! ». Alors, je vis de cette Présence ; et la compagnie entière des amis me rappelle le Christ. Voilà la méthode à travers laquelle la foi s'est communiquée et pourra continuer à se communiquer : une rencontre imprévisible qui suscite le désir et pousse la personne à vérifier la promesse que celle-ci porte en elle, en participant à la vie de la communauté chrétienne.

Pour détecter le vrai, comme dans ce cas, une attention sincère suffit. Mais cette attention ne va absolument pas de soi ; Simone Weil nous explique pourquoi : « Il y a quelque chose dans notre âme qui répugne à la véritable attention beaucoup plus violemment que la chair ne répugne à la fatigue. [...] L'attention consiste à suspendre sa pensée, à la laisser disponible, vide et pénétrable à l'objet »,⁴⁸ pour que celui-ci puisse la prendre tout entière.

C'est en suivant ce que l'attention détecte que, petit à petit, je progresse dans la certitude, au point de faire entièrement confiance. Pourquoi Pierre pouvait-il faire confiance à Jésus ? Uniquement parce que la vie avec Lui l'avait convaincu que s'il ne pouvait pas faire confiance à cet homme, à qui pouvait-il faire confiance ? La foi réside précisément dans cette reconnaissance : « La foi consiste à avoir la sincérité de reconnaître, la simplicité d'accepter et l'affection pour se lier à une telle Présence. »⁴⁹

Comme le disait Giussani sur la Place Saint-Pierre, c'est facile, c'est à portée de main de tous, quelle que soit l'histoire personnelle, la vie personnelle : « C'est une simplicité de cœur qui me faisait sentir et reconnaître le Christ comme exceptionnel avec cette immédiateté sûre, comme cela se passe pour l'évidence inattaquable et indestructible de facteurs et d'instantanés de la réalité qui, une

⁴⁶ L. Giussani, « Qualcosa che viene prima », in *Dalla fede il metodo*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan 1994, p. 39.

⁴⁷ J. Carrón, *L'éclat des yeux*, op.cit. p. 66-67.

⁴⁸ S. Weil, *Attente de Dieu*, Gallimard, Paris 1999, p. 72.

⁴⁹ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 43.

fois introduits dans notre horizon personnel, nous atteignent en plein cœur. »⁵⁰ Voilà ce qui attire la vie comme un aimant.

Mais comment être introduits à cette manière de vivre la réalité ?

Jésus a vécu sur la terre comme chacun de nous. En tant qu'homme véritable, il a eu affaire à des choses particulières, limitées, fugaces, il a connu des épreuves et des souffrances, jusqu'à la mort sur la croix. Mais qu'est-ce qui lui a permis de ne pas succomber à la partialité et de ne pas finir dans le nihilisme qui fait que tout disparaît et rien ne nous saisit ? Comment le Christ, qui a vécu une expérience humaine comme la nôtre, a-t-il pu ne pas être emporté lui aussi par le néant, tout en ayant affaire aux mêmes choses habituelles que nous ?

Il vivait le rapport avec chaque aspect de la réalité comme un grand événement qui lui faisait tout affronter avec intensité, comme un homme amoureux. Dans l'expérience d'un grand amour, tout ce qui se produit devient événement, nous a toujours répété Giussani en citant Guardini : toute chose acquiert une portée qui, dans la normalité de la vie, n'est presque rien mais qui, dans l'histoire d'un grand amour, devient événement.

Et qu'est-ce qui permet que tout devienne événement ? Dans le cas d'une personne amoureuse, c'est la relation avec la personne aimée. Quel rapport constituait Jésus au point de faire de son rapport avec la réalité un événement permanent, une exaltation constante de toute la réalité ? Qu'est-ce qui lui permettait de vivre la réalité avec cette intensité ? Son rapport avec le Père. Jésus ne mettait pas son espérance dans une affirmation de lui-même, dans un projet personnel, dans un effort, mais il vivait toute chose comme un grand événement à cause de son rapport avec le Père. Ainsi, Jésus a introduit dans l'histoire une manière de vivre la réalité qui n'est pas vouée au nihilisme.

Alors, la grande question qui se pose est la suivante : comment, historiquement, ce regard enthousiasmant sur le monde et sur soi, sur la réalité, peut-il devenir familier pour chacun de nous, pour ne pas finir dans l'ennui ? Uniquement si nous apprenons le regard de Jésus sur la réalité et que nous l'expérimentons.

Giussani nous dit : « Si l'homme ne regarde pas le monde comme “donné”, comme un événement, c'est-à-dire à partir du geste contemporain de Dieu qui le lui donne, celui-ci perd toute sa force d'attraction ».⁵¹

Nous comprenons maintenant pourquoi, si nous ne vivons pas la réalité de cette manière, comme l'événement de Quelqu'un qui me la donne maintenant, ainsi que cela arrive dans l'histoire d'un grand amour, tout devient ennuyeux et perd sa force d'attraction.

Qu'est-ce qui rendait tout différent aux yeux de Jésus ? Son rapport avec le Père. Penser au Père n'était pas détaché de Sa manière de vivre le rapport avec les choses concrètes. De même, penser à la personne aimée n'est pas détaché du fait de vivre la relation avec elle. C'est la personne aimée qui rend intéressant, fascinant, tout le reste. Giussani affirme : « Penser au Père est une manière vraie de penser aux choses, c'est la manière véritable de penser aux choses : c'est la manière dont tu regardes ta femme ou ton mari, tes enfants, ton travail, le bien et le mal qui t'arrivent, toi-même ».⁵²

Comme le disait ce malade : s'arrêter, penser et regarder différemment. Quand cela arrive, on ne peut pas ne pas tout regarder différemment. André rentre chez lui après la rencontre avec Jésus : sa femme se rend compte que quelque chose lui est arrivé à la manière dont il l'embrasse.

Voilà ce qui rend toute chose fascinante, mais si cela disparaît dans le temps, tout devient ennuyeux. La question est donc de savoir comment nous pouvons apprendre à être fils comme Jésus.

Comment devenir fils dans le Fils ? Les disciples ont été introduits par Jésus à la conscience de son rapport avec le Père. « À tous ceux qui l'ont reçu, disait saint Jean, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu. »⁵³

⁵⁰ *Ibidem*, p. 10.

⁵¹ *Ibidem*, p. 30.

⁵² L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, Bur, Milan 2018, p. 132.

⁵³ *Jn* 1, 12.

Et nous, aujourd'hui, qui nous introduit dans cette expérience ? C'est toujours le Christ qui nous introduit au rapport avec le Père. Mais comment ?

Le Christ, nous l'avons rappelé, fait irruption aujourd'hui dans la vie en nous attirant à lui à travers une présence, une présence précise, une rencontre convaincante, par laquelle je peux faire la même expérience de relation avec Lui que celle qu'ont connue les premiers qui l'ont rencontré. C'est donc dans le Fils, dans la relation avec le Christ présent ici et maintenant dans une humanité différente, que nous devenons fils, que nous apprenons à dire « Père » et à entrer en relation avec le réel comme Jésus, avec sa Présence dans les yeux.

Le Fils nous rend familier le Mystère du Père à travers l'Église, il devient événement pour nous à travers la grâce et la rencontre avec un charisme, avec un don de l'Esprit. Le charisme est la manière dont l'Esprit du Christ nous fait percevoir Sa présence exceptionnelle et nous donne le pouvoir d'y adhérer avec simplicité et amour.

Un détail nous rend apte à la réalité et, pour nous, il a un prénom et un nom : Luigi Giussani.

À travers le don que Dieu nous a fait, nous avons été touchés par un regard, par une paternité qui nous a entraînés au point de nous faire faire une expérience de foi unique dans la relation avec la réalité.

Comme nous l'avons rappelé cette année, c'est ce que nous appelons « autorité » : « L'autorité est une personne qui nous montre, quand on la voit, que ce que dit le Christ correspond au cœur. C'est cela qui guide le peuple. »⁵⁴

C'est en devenant fils que nous pouvons prendre, comme tout fils, la souche du père. Et si nous le suivons, nous pouvons nous aussi nous surprendre à vivre la réalité avec le même enthousiasme que nous lui avons vu, avec cette liberté unique, cette capacité d'entraîner notre vie. L'autorité est une paternité présente. Avoir un père est une position permanente, mais la génération est quelque chose de présent. Aussi, si elle ne se renouvelle pas maintenant, cela devient un souvenir du passé, qui n'a pas la force de nous entraîner, de nous saisir pour nous faire faire une expérience de la réalité toute nouvelle.

Sans une telle génération dans le présent, le rapport avec le Père ne deviendra pas conscience vivante en nous, et aucun effort n'aura la force de nous arracher au néant. C'est pour cela que l'autorité est un facteur essentiel de la construction de la vie.

L'autorité mondainement comprise, c'est-à-dire comme pouvoir, est un despotisme aliénant, elle ne construit pas. L'autorité authentique, elle, est un facteur indispensable pour faire grandir le moi, car l'autorité, d'une certaine manière, est mon moi le plus vrai.

Mais aujourd'hui, nous nous trouvons dans un moment culturel où l'autorité est perçue comme un obstacle à la croissance du moi, et non comme un facteur de son développement. C'est à cause de cette distance, encouragée et vécue que, observe Giussani, « la culture d'aujourd'hui considère que suivre une personne ne peut suffire pour connaître, et changer, soi-même et la réalité. À notre époque, la personne n'est pas considérée comme un instrument de connaissance et de changement (...). Au contraire, c'est précisément en suivant la présence exceptionnelle de Jésus que Jean et André, les deux premiers qui l'ont rencontré, ont appris à connaître de manière différente eux-mêmes et la réalité, à changer et à la changer. Dès l'instant de cette première rencontre, la méthode a commencé à se développer dans le temps ».⁵⁵

Toute la question de la vie est de repérer sur notre chemin des personnes qui nous font grandir ainsi, qui sont essentielles pour notre manière d'affronter la réalité. Comme à cette époque, c'est la seule chose qui puisse nous arracher au néant. L'expérience d'une nouveauté présente aujourd'hui, d'une dimension charnelle dans laquelle on peut voir que ce que dit le Christ est vrai, m'entraîne tout entier, en me permettant de commencer à vivre la réalité sans succomber au néant. Voilà ce qui peut convaincre, dans cette culture nihiliste, l'homme d'aujourd'hui, l'humanité dont nous faisons

⁵⁴ Extrait d'une conversation de Luigi Giussani avec un groupe de *Memores Domini* (Milan, 29 septembre 1991), in J. Carrón, « Qui est cet homme ? », <https://français.clonline.org/cm-files/2019/10/15/jda-2019-fra.pdf>

⁵⁵ L. Giussani, « De la foi vient la méthode », *Traces-Litterae Communionis*, janvier 2009, p. III-V.

partie : rencontrer des personnes assez présentes pour être entraîné par elles. En effet, comme le dit von Balthasar, pour le monde, « l'amour seul est digne de foi ».⁵⁶

(© 2020 Fraternité de Communion et Libération)

⁵⁶ Cf. H.U. von Balthasar, *L'amour seul est digne de foi*, Parole et Silence, Paris 1999, p. 108.